

L'ISLAMISME ET LE CONFLIT EN TCHETCHENIE

Mémoire de géopolitique
du Capitaine de Corvette Yuthana AKSORNSRI (Thaïlande)
dans le cadre de l'étude dirigée "Géopolitique et religions"

Directeur : Aymeric. CHAUPRADE

Chercheur en science politique

Université Paris v René Descartes

Avril 2002

SOMMAIRE

L'Islamisme et le conflit en Tchétchénie

PREMIERE PARTIE : L'EXPANSION DE LA RUSSIE DANS LE CAUCASE ; L'ORIGINE DU CONFLIT

L'importance du Caucase et de la Tchétchénie
Le caractère de la Tchétchénie
L'expansion de la Russie et la réaction des pays du Caucase

DEUXIEME PARTIE : LE CONFLIT TCHETCHENE

Le premier combat
Le rôle de la Tchétchénie pendant la révolution Russe
La déportation
La Tchétchénie à l'époque du Général Dzhokhar Dudayev
Le conflit de 1994 à 1999

TROISIEME PARTIE : L'ISLAMISME ET LE CONFLIT en TCHETCHENIE

L'origine de l'islam en Tchétchénie
Le rôle de l'islam dans le conflit

INTRODUCTION

Le conflit entre des groupes ou entre des pays existent dans le monde depuis que l'Homme existe. Le conflit a toujours existé dans toutes les régions.

Le niveau de violence dépend du caractère du conflit. Certains conflits ont intéressé de nombreux pays car ils menaçaient directement leurs intérêts. C'est le cas des Balkans et du Proche-Orient. Il existe par ailleurs des conflits dont les Etats semblent se désintéresser. Le conflit Tchétchénie entre dans cette deuxième catégorie.

Les origines de ce conflit remontent au XIX^{ème} siècle. C'est un conflit qui oppose une petite république à la Russie. Pour beaucoup, la Tchétchénie est un république sans grand intérêt.

Pour régler le conflit la Russie a employé divers moyens : déportation, blocus des frontières ou action coercitive. Jusqu'à présent, aucune solution n'a permis de mettre fin au conflit.

Comment les Tchétchènes ont-ils pu tenir tête aussi longtemps à la Russie ? Pourquoi n'ont-ils jamais cessé le combat ? Pourquoi le niveau de violence n'a-t-il fait que croître ? Que sont les motifs de ce conflit ? Les questions sont nombreuses.

Le présent mémoire n'a pas pour but de donner toutes les réponses. Son but est de se concentrer sur l'influence de l'islam dans le déroulement du conflit. En effet, cette religion joue un rôle important dans le mode de vie tchétchène et son influence est croissante dans la vie politique locale.

Après avoir présenté quelque généralités, nous nous attacherons à présenter les origines et les particularités du conflit russo-tchétchène. Enfin nous étudierons le rôle de l'islam dans ce conflit avant de tenter de donner quelques perspectives.

PREMIERE PARTIE : L'EXPANSION DE LA RUSSIE AU CAUCASE ; L'ORIGINE DE CONFLIT

La Tchétchénie est un pays peu vaste situé dans le Nord du Caucase peuplé de 2,000,000 habitants, mais la Russie utilise plus que 200 ans pour conquérir sans succès. A cause de ce petit pays la Russie n'a pas pu poursuivre son expansion territoriale vers l'Asie central. Comment a-t-elle pu s'opposer au géant Russe durant plus de 200 ans ? Pourquoi la Russie veut-elle contrôler ce territoire sans hésiter à mener une opération militaire de grande ampleur ? Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de comprendre l'importance stratégique que représentent le Caucase et la Tchétchénie pour la Russie, la stratégie d'expansion russe en œuvre par celle-ci et enfin la réaction des pays du Caucase et voisins immédiat du territoire tchéchénie

11. L'IMPORTANCE DU CAUCASE ET DE LA TCHETCHENIE POUR LA RUSSIE

La Mer Noire a souvent constitué un enjeu stratégique pour les empires qui la bordaient. Ainsi, Ottomans, Perses et Russes ont toujours tenté d'en contrôler les rives. Il en a été de même pour les empire britannique et français. Au 19^{ème} siècle, l'empire ottoman et la Perse se partagent le contrôle des territoires bordant la Mer Noire. Dans cette situation, la Russie n'a aucun moyen d'accéder à la Méditerranée sans emprunter des axes passant chez ses rivaux Ottoman ou Perse. Elle n'a alors plus qu'un seul moyen d'accéder à la mer : traverser l'Europe et déboucher sur la Mer Baltique.

Ainsi, la Russie se trouve dans la situation de « l'ours en cage ». Sous Pierre Le Grand, la Russie constitue une puissance militaire certaine et elle entreprend une politique d'expansion afin de gagner le contrôle de la Mer Noire du Caucase.

Un survol du Caucase fait découvrir une ligne de montagnes interrompue entre la presqu'île de Crimée et la mer Caspienne. Des montagnes très hautes offrant une crête déchiquetée ponctuée de volcans sous des capuches de glace. C'est une barrière à peine ébréchée qui isole vers le sud un monde cloisonné : plateaux jaunis par la sécheresse, vertes vallées regorgeant d'eau rives d'une mer fermée, située à 28 mètres en dessous du niveau des océans.

Les hauts montages du Caucase ferment les horizons uniformes de la Russie méridionale. La transition est courte entre les plaines monotones et les sommets dépassant 4000 mètres, pyramides ciselées, lourds dômes enneigés entaillés par des vallées perdues.

Le Grand Caucase est une formidable barrière naturelle, longue de 1 200 kilomètres, qui s'étire entre la mer Noire et la Caspienne. Hormis les routes côtières de Sotchi à l'ouest et de Bakou à l'est, le seul passage important est la « route militaire de Géorgie » qui traverse la chaîne en son centre par les défilés de Darial et le col de Krestovyl situé à plus de 2 300 mètres. Au sud de la crête s'ouvre l'assemblage des bassins de Transcaucasie, petites unités basses dominées plus au sud encore par les

bastions montagneux du Petit Caucase, puis par les entablement volcaniques de l'Arménie.

Cette double ligne de montagnes constitue une séparation majeure, un obstacle complexe entre les immenses plaines de la Russie méridionale et les plateaux du domaine turco – iranien. Elle ouvre aussi un espace intermédiaire entre la mer Noire et la Caspienne : l'agencement du relief ménage un passage ouest – est entre les deux mers fermées ; une série de bassins, parfois décalés, relie le domaine pontique bien arrosé au monde aride des dépressions de l'Asie centrale. Ce quadrillage naturel impose un cloisonnement régional fait de transitions et de ruptures : montagnes barrières ou montagnes refuges, mosaïque de hautes vallées aux terroirs étagés et de bassins compartimentés à l'écart des grands axes ou encore un formidable château d'eau nourrissant de nombreuses rivières jusqu'aux piémonts semi-arides¹.

La Tchétchénie se situe dans la région nord du Caucase (maintenant au sud du territoire de la Russie). C'est une région enclavée dans les chaînes de montagnes caucasiennes. Du fait de sa location, la Tchétchénie a longtemps été séparée du rest du monde. 40 groupes ethniques parlant 30 langues et pratiquant de nombreuses religions y cohabitent.

Selon un responsable caucasien : « Le Caucase est le verrou entre le monde islamique et le monde occidental, le pont entre deux mers, la chaîne entre deux continents. Il s'ouvre sur la vaste Eurasie vers le nord, il est le chemin vers le Fertile Crescent dans le sud. C'est une région dans laquelle les cultures croissent et s'entrechoquent depuis mille ans. Mais elle a aussi développé sa cohésion et l'unité dans la région. Elle est plus qu'un simple concept géographique. » La Tchétchénie, quant à elle, constitue le point d'entrée vers cette région. Pour contrôler le Caucase, la Russie doit donc s'assurer du contrôle de la Tchétchénie. Pour la Russie, le Caucase n'est pas seulement un pont lancé entre la Mer Noire et la Caspienne permettant d'accéder à l'Asie. Cette région recèle en effet de matières premières essentielles depuis la révolution industrielle : le pétrole et le gaz naturel. Ainsi, les gisements de la Mer Caspienne représentent entre 7 et 11 % des réserves mondiales et le principal oléoduc reliant cette mer à la Russie passe par Grozny en Tchétchénie². L'unique oléoduc Bakou-Novorossisk suit en effet deux tracés : il passe soit par Grozny soit par le Daghestan. Toute instabilité en Tchétchénie restreint donc le transit de pétrole par ce pipeline, limitant ainsi à utilisation de la branche passant par le Daghestan.

Après la fin de l'URSS, des sociétés occidentales ont entamé des négociations avec des pays ex-soviétiques d'Asie centrale afin d'y exploiter les projets de construction de nouveaux oléoducs ont vu le jour.

Si elle tient à bénéficier des intérêts du pétrole, la Russie doit donc impérativement conserver son influence sur la région et notamment sur la Tchétchénie.

La fin de l'URSS a notamment entraîné la naissance de nouvelles républiques indépendantes et la Russie a cherché à maintenir son influence sur celles-ci afin de bénéficier de l'exploitation de leurs richesses naturelles et contrôler les oléoducs du Caucase.

Elle y est parvenue dans le nord de la région ; la Géorgie et l'Arménie ont signé un accord avec la Russie pour figurer au sein de la fédération russe. Mais la Tchétchénie a refusé de rester au sein de cette fédération.

La Russie a donc cherché à imposer son contrôle sur ce territoire afin d'empêcher d'autres régions de chercher à s'affranchir de l'influence russe.

12. LE CARACTERE DE LA TCHETCHENIE

¹ LECOEUR Charles, *Hérodote* : géopolitique du Caucase ; Le Caucase, un très grande montagne à la croisée des plaques, N.81, Paris ; Editions la Découverte, 1996, P.25-34

² SEELY Robert, *Russo-Chechen Conflict, 1800-2000*, London ; 2001, P.1-19

Avant de poursuivre l'analyse de la situation régionale, il convient de s'intéresser à la physionomie de la Tchétchénie et des tchétchènes car elles fournissent des informations importantes pour comprendre la situation actuelle.

En effet, les Tchétchènes n'acceptent pas le système social de pays normaux. Pour eux, la relation entre les peuples est assimilable à une relation familiale. Ils ont un mode de vie spécifique qui diffère du mode de vie russe. Par ailleurs, du fait de la géographie du pays, ils vivent isolés du monde extérieur.

La Tchétchénie est un territoire russe qui est le plus en retard du point de vue économique. Malgré cela, la Russie a fait de gros investissements dans le secteur pétrolier mais presque tous ont été réalisés au bénéfice des populations russes. Par ailleurs le territoire connaît le plus fort taux de mortalité infant et le plus bas PIB de toutes les républiques de la fédération russe.

Le territoire tchétchène peut être divisé en deux parties ; le nord et le sud. Le nord est constitué d'un plateau s'étendant jusqu'à la région de Stovropolen Russie. La végétation y est limitée du fait des campagnes de déforestation de la fin du XIX^{ème} siècle afin d'étendre les terres cultivées. Le sud est un haut plateau qui est relié à de hautes montagnes. Ces montagnes constituent un obstacle à la modernisation et à l'ouverture de la société tchétchène au monde extérieur.

Ainsi, les Tchétchènes sont demeurés très conservateurs, organisés en une société patriarcale fondée sur des clans. Au début du conflit tchétchène en 1994, la Tchétchénie compte ainsi 160 clans, plus connues sous le terme de « teips ». Ces clans sont structurés en 9 groupes majeurs, les « tukheem », chaque groupe comporte 10 à 15 maisons « neké » ou « gar ».

L'organisation sociale tchétchène est latérale, à la différence d'autres pays du Caucase. Les Tchétchènes ne connaissent pas le système féodal et c'est notamment pour cette raison qu'ils s'opposent à l'influence russe.

La situation géographique de la Tchétchénie entraîne une différence d'opinion à l'égard des Russes entre les tchétchènes du nord et les tchétchènes du sud. En effet les tchétchènes du nord ont fait bon accueil à la Russie alors que les tchétchènes du sud s'estiment être les gardiens du territoire face aux Russes.

Les Tchétchènes et leurs voisins Ingouchs sont du même groupe ethnique (Vainakh). Ils parlent la même langue.

Les Tchétchènes sont sunnites. Pour eux, l'islam joue un rôle important dans leur vie et la domination soviétique n'a pu faire disparaître cette pratique religieuse. Les femmes n'ont pas de rôle direct dans la conduite des affaires politiques mais elles sont des sources d'influence pour leurs familles et leurs maris.

13. L'EXPANSION DE LA RUSSIE

Afin de prendre la mesure de l'ambition et de la stratégie russe, intéressons-nous à l'expansion de la Russie dans le Caucase. Pour mener à bien cette expansion, elle utilise de trois options ; l'établissement, l'acquisition et la saisie. John CHANNON a donné l'explication de cette expansion dans le Caucase :

Une politique expansionniste cohérente dans le Caucase permit à la Russie de vaincre la Perse et la Turquie, et de s'approprier d'immenses territoires.

Au XVI^e siècle les frontières de la Russie s'étendaient du fleuve Terek à la Kabardie (au nord du Caucase) ; toutefois les régions situées entre la mer Noire et la mer Caspienne ne furent conquises qu'entre 1783 et 1878. Le mécontentement des autochtones et la tyrannie de leurs voisins turcs et perses facilitèrent l'acquisition par la Russie de la région montagneuse du centre, c'est-à-dire la Géorgie.

Au sud de Mozdok (fondée en 1763) , la Russie pouvait accéder à la Géorgie par la passe de Darial sur le haut Terek. Vladikavkaz fut fondée en 1784, à mi-chemin entre Mozdok et la passe de Darial, et servit au nord de terminus à la route militaire géorgienne menant à Tiflis (Tbilissi) . En 1783, la Géorgie orientale accepta de plein gré la protection de la Russie et, en 1801, la menace d'une invasion perse entraîna son

intégration officielle à l'Empire. L'annexion de la plupart des Etats désunis de l'Ouest-territoires de l'ancienne Géorgie-suivit rapidement et fut ratifiée en 1810.

La Perse s'opposa à ces incursion dans sa sphère d'influence, mais perdit la guerre qui s'ensuivit avec la Russie (1804-1813) . Le traité de Goulistan octroya à celle-ci le contrôle de la Géorgie et lui céda le Daghestan et le nord de l'Azerbaïdjan.

EN 1817 , la frontière russe fut repoussée au sud de moyen Terek jusqu'à la Sounia, où une nouvelle zone militaire fut établie, avec une forteresse, l'actuelle Grozny, fondée en 1810. La conquête du Daghestan fut achevée en 1859. Le traité de Tourkmantchi mit fin à la guerre avec la Perse (1826 – 1828) par l'octroi à la Russie des khanats d'Erevan et de Nakhitchevan en Arménie orientale. Par le traité d'Andrinople en 1829, la Turquie céda la province de l'Akhaltsikh – qui fut intégrée à la Géorgie -, c'est-à-dire tout le littoral nord-est de la mer Noire, avec les ports d'Anapa, de Soukhoumi et de Poti.

Les dernière acquisitions en Transcaucasie résultèrent de la guerre en 1877-1878. Le traité de San-Stefano donna à la Russie les districts de Batoumi, Kars, Ardakhan et Bayazid (Bajazet). Le congrès de Berlin (1878) confirma la plupart de ces acquisitions, même si la région de Bayazid fut rendue à la Turquie et Batoumi déclarée port libre sous contrôle russe. Ces accords fixèrent les frontières de la Russie en Transcaucasie jusqu'à au début de la Première Guerre mondiale³.

Simultanément, la Russie a entrepris une politique d'expansion en Asie centrale afin de contrôler complètement la Mer Caspienne et être en mesure de poursuivre une expansion asiatique. John CHANNON a clairement expliqué ce phénomène :

La période d'un siècle et demi entre 1763 et 1914 fut une ère de conflits et d'expansion qui mit une grande partie de l'Asie centrale sous la domination russe. Durant les années 1740, la Russie établit un contrôle formel sur la Petite et la Moyenne Horde kazakhes et lorsque la Grande Horde fut soumise, vers 1847, les Ouzbeks se retrouvèrent voisins d'un Empire russe expansionniste. De violents conflits qui scandèrent les trois décennies suivantes assurèrent la domination russe sur Kokand, Boukhara, Khiva et la création de postes avancés pour la conquête du territoire ouzbek. En 1853, Ak-Metchet (devenu Perovsk), au nord-ouest de Kokand se rendit, suivie de Tchimkent et, en 1865, de la capitale, Tachkent. Par le traité de 1868, Kokand devint un protectorat russe (avant son annexion complète en 1876).

En 1865, les forces armées de Boukhara commirent l'erreur d'attaquer la Russie à Kokand et la guerre ainsi déclenchée se termina en 1868 par la perte de Boukhara, leur capitale. La paix entraîna l'annexion russe de Samarcande et des régions voisines ainsi que la transformation du reste de l'émirat de Boukhara en un protectorat russe (jusqu'en 1917). Le khanat de Khiva, le plus inaccessible des Etats ouzbek, fut le dernier à se rendre. Les Russes annexèrent la rive droite de l'Amou-Daria, et le reste du khanat demeura, comme Boukhara, sous protectorat russe jusqu'en 1917⁴.

14. LA REACTION DES PAYS AUTOUR DU CAUCASE

Nous avons vu précédemment que l'objectif de la Russie dans sa politique d'expansion vers le sud a toujours été de assurer le contrôle de la Mer Caspienne et de la Mer Noire puis d'utiliser cette région comme tête de pont pour attaquer les empires présents en Asie : empire ottoman, empire perse ou Royaume Uni. Cette politique d'expansion n'a pas eu lieu sans suscité le mécontentement des empires concernés, entraînant de nombreux conflits.

(Dans le passé) La politique expansionniste de la Russie en Asie la mit en conflit non seulement avec le khanats, mais aussi avec la Grande Bretagne, inquiète pour l'Inde. Avec chaque annexion, les risques de guerre augmentèrent. Après l'incorporation des

³ CHANNON John, HUDSON Robert, *Atlas ;historique de la Russie*, Paris, les Edition Autrement, 1999, P. 72

⁴ *ibid.*, P.74

*régions ouzbekes au Turkestan, dont le centre était Tachkent, la Russie entreprit la conquête des villages isolés des Turkmènes au sud du désert du Karakoum*⁵.

La guerre de Crimée de 1854 à 1856⁶ est un exemple clair de la réaction des pays influents dans cette région. Cette guerre a vu la création d'une coalition entre la Grande-Bretagne, la France et l'Empire ottoman pour empêcher la Russie d'accéder à la Mer Noire.

Cette guerre n'est pas la seule à avoir été conduite pour s'assurer du contrôle des deux mers. Mais aucun empire n'a prêté attention à la politique de la Russie vis à vis de la Tchétchénie. De plus, la Géorgie a toujours choisi de s'allier à la Russie plutôt que de combattre alors que le Daghestan et les Tchétchènes n'ont cessé de s'affronter au cours de l'histoire⁷.

La plus récente intervention de l'Angleterre dans la région a fait suite à la demande de Shamil durant la guerre de Crimée. Mais l'Angleterre n'a fourni aucune aide à Shamil qui a dû combattre seul contre la Russie⁸.

Ainsi, aucun pays ne semble être intéressé pour aider la Tchétchénie et les Tchétchènes ne bénéficient d'aucun appui de leurs voisins. La cause en est la stratégie mise en œuvre depuis longtemps par la Russie : séparer et conquérir.

Avec cette stratégie, les clans caucasiens n'ont cessé de s'affronter contribuant à faire régner une hostilité quasi permanente.

Cette hostilité peut expliquer l'absence de réaction des voisins de la Tchétchénie lors de la guerre de 1994-1999.

DEUXIEME PARTIE :LE CONFLIT DE TCHETCHENIE

La première partie présentait les grandes lignes géopolitiques de la région et les problèmes de fond opposant la Tchétchénie et la Russie. Pour

⁵ *ibid.*, P.74 -75

⁶ *ibid.*, P.76

⁷ SEELY Robert, *Russo-Chechen Conflit, 1800-2000*, London ; 2001, P. 1-19

⁸ *ibid.*, P. 1-19

comprendre clairement le rôle de l'islam dans la conflit, il convient maintenant de s'attacher à l'histoire d'un conflit qui dure depuis 200 ans.

Attardons nous sur le premier combat qui a opposé la Russie et la Tchétchénie avant d'exposer les relations russo - tchétchènes pendant la révolution russe. Nous aborderons ensuite le thème de la Tchétchénie sous le régime du général Doudayev, le conflit de 94 à 99 et les actions terroristes tchétchènes.

21. LE PREMIER COMBAT

Lorsque la Russie a décidé d'entamer son expansion vers le sud, elle a pu contrôler très rapidement le territoire du Caucase et s'est saisie de Baku et Derbent (villes au bord de la Caspienne) dès 1722. Elle a alors commencé à construire des forteresses et installer des garnisons. Elle a alors compris qu'il lui fallait contrôler les montagnes afin de sécuriser les axes reliant la Russie à ses nouveaux territoires. Cette entreprise s'est révélée peu aisée.

En 1785 a lieu le premier combat russo – tchétchènes. L'imam Mansur prend la tête des Tchétchènes dans la lutte qui les oppose aux Russes. Mansur est capturé en 1791 mais grâce à la forte cohésion tchétchène et la différence qui les oppose à la Russie, la lutte continue sans qu'ils disposent de « leader ». La montagne leur sert de bouclier de refuge et développe une guerre de guérilla. En 1829, le leader le plus connu de l'histoire de ce conflit, l'imam Shamil, galvanise l'esprit tchétchène et la lutte continue durant tout le XIX^{ème} siècle. En 1834, les montagnards tchétchènes tentent de s'organiser en Pays. Shamil pose les bases d'un système administratif. Par ailleurs la guerre contre les Russes, le nationalisme naissant et l'islam constituent le lien qui unit tous les Tchétchènes. Shamil développe par ailleurs un système de forces dont le mode opératoire est la guérilla qui ne fera que gagner en efficacité⁹.

La Russie s'emploiera à neutraliser les résistances logées dans les montagnes durant les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles sans y parvenir. Alors, la Russie, par l'intermédiaire du général Yermolov, choisit d'utiliser des moyens plus violents pour venir à bout des résistants tchétchènes : les fermes et les villages sont incendiés¹⁰.

Malgré cela, les Tchétchènes continuent à résister. Les pertes russes sont bien supérieures aux pertes tchétchènes. C'est durant cette période que l'islam a commencé à s'implanter définitivement dans la région. Shamil est parvenu à organiser les Tchétchènes mais n'a eu aucune influence dans les relations internationales. Les Tchétchènes auraient pourtant pu bénéficier de l'aide de la Grande-Bretagne durant la guerre de Crimée. En effet, le Royaume-Uni et ses alliés auraient ainsi disposé d'un moyen supplémentaire d'affaiblissement de la Russie.

Mais après plusieurs négociations, il a décidé de repousser l'offre de Shamil (alors que la Russie a toujours cru que Shamil s'était allié à la Grande-Bretagne). En 1856, le traité de Paris met fin à la guerre de Crimée et les Tchétchènes sont contraints de continuer la lutte seul avec une armée dont le volume a été estimé à 200 000 soldats¹¹.

Robert SEELY a écrit à leur propos : « ils utilisaient la tactique classique de guérilla, de surprise, évitant ainsi les pertes durant les engagements. Ils utilisaient la connaissance des montagnes pour se déplacer sans être décelés par les Russes. » Ils ont occupé des axes logistiques, entraînant de graves problèmes parmi les troupes russes.

⁹ *ibid.*, P. 19-71

¹⁰ *ibid.*, P. 19-71

¹¹ *ibid.*, P. 19-71

Finalement, la Russie a pu contrôler le territoire tchéchène parce qu'il n'a pas fait l'économique des pertes humaines. Shamil est capturé en 1859 à Ghunib et il est envoyé à Kaluga, à 150 km de Moscou où il décèdera 12 ans plus tard¹².

Après la capture de l'imam Shamil, la résistance Tchétchène se fait moins virulente car elle se trouve sans chef mais le combat ne cesse par alors que la Russie cherche à coloniser le territoire et que des Russes s'y installent.

Un des fils de Shamil cherchera à réunifier les Tchétchènes en 1877 mais il est très rapidement battu. Cette défaite peut s'expliquer par le manque de cohésion, l'inorganisation des troupes et l'absence d'aide étrangère. Par ailleurs, la suprématie de la technologie militaire russe a joué un rôle certain dans l'issue du conflit. Les Tchétchènes resteront ainsi sous contrôle russe jusqu' en 1917.

22.LE RÔLE DE TCHETCHENE PENDANT LE REVOLUTION RUSSE

En 1917, le mouvement bolchevik est entamé. Il cherche à obtenir le soutien de toutes les minorités ethniques de l'empire russe. Il a ainsi promis la liberté de aille et indépendance aux territoires non russes. C'est le cas de l'Ukraine, de la Géorgie, de l'Arménie et de la Tchétchénie. Les bolcheviks appuient des ethniques dans leur lutte contre les soldats russes. Ils contribuent à leur entraînement en leur enseignant de nouvelles tactiques. Ils s'ensuit distensions au sein du Caucase car certains groupes soutiennent les russes blancs.

Après le succès de la révolution, les bolcheviks semblent tenir leurs promesses. Ils ont promis la liberté, la souveraineté, le droit de sécession aux populations islamiques. Ils donnent le droit de former et développer des zones à minorités et ethniques en Russie. Ainsi, ils reconstruisent des mosquées détruites par les russes blancs.

En Tchétchénie, les bolcheviks ont reçu le soutien de mollahs et des populations locales pour s'assurer du contrôle des régions montagneuses. En 1919, le mollah Shrek Bek, arrière petit-fils de Shamil, déclaré l'indépendance de la Tchétchénie.

1920 marque une étape dans la révolution bolchevique. Les Russes blancs contre attaquent et contrairement à leur tactique habituelle consistant à emporter la victoire grâce à une bataille décisive, décident de procéder à la conquête progressive. Ce nouveau mode opératoire semble emporter un succès certain puisque les rebelles tchéchènes subissent des pertes conséquentes. La rebellions cessera en 1925.

23.LA DEPORTATION¹³

Les Tchétchènes ont été l'un des seul peuples du Caucase qui, sur ordre de Staline, a été déporté. Ce n'est que sous la présidence de Khrouchtchev qu'ils seront autorisé à rejoindre leur république une fois celle-ci rétablie (la république autonome de Tchétchénie – Ingouchie avait été supprimée en 1914).

Cette déportation est incontestablement une donnée très importance dans la façon dont on se représente aujourd'hui les causes du conflit tchéchène. Or, les grandes difficultés que rencontre l'armée russe pour venir à bout de la résistance des indépendantistes tchéchènes conduisent à s'interroger sur les conditions qui, en 1944, ont permis (selon les sources habituellement citées), en moins de sept jours, à 19 000 hommes du NKVD de s'emparer de la totalité des populations tchéchène et Ingouche, soit près de 500 000 personnes, dispersées dans une région d'accès particulièrement difficile, ces populations n'étant sans doute pas prises à l'improviste puisque les

¹² *ibid.*, P. 19-71

¹³ AVIOUTSKI Viatcheslav, *Hérodote :géopolitique du Caucase ; L'engrenage de la guerre en Tchétchénie*, N. 81, Paris ; Editions la Découverte, 1996, P. 35-42

déportations avaient commencé dès 1943 pour d'autres populations caucasiennes, notamment les Karatchaïs et les Kalmouks de la plaine.

Affirmons tout de suite qu'il ne s'agit pas de mettre en doute la réalité de ces déportations que prouvent ultérieurement de nombreux recensements de Tchétchènes, Ingouches et autres peuples déportés dans la population du Kazakhstan. Disons qu'il faut s'interroger aujourd'hui sur la façon dont les déportations ont été effectivement opérées et d'abord sur la façon dont Tchétchènes et Ingouches ont pu être prétendument aussi rapidement capturés. De même qu'il faut s'interroger sur les raisons qui amenèrent Staline en pleine guerre contre l'Allemagne hitlérienne à décider de ces déportations qui ont, entre autres, exigé de réunir un nombre considérable de moyens de transport qui auraient été fort utiles sur le front. L'urgence d'une telle opération n'était pas évidente puisque la crainte d'un possible soulèvement caucasien fomenté par des agents allemands sur les arrières de l'Armée rouge s'estompait au fur et à mesure que cette dernière repoussait la Wehrmacht et progressait vers l'ouest.

Il importe donc de se poser un certain nombre de question sur ces déportations de 1944 car, par l'idée qu'on s'en fait cinquante ans plus tard, elles ont dans une certaine mesure contribué, au moins du côté tchéchène, à mettre en branle l'engrenage qui devait conduire à la guerre actuelle.

L'envergure de ces déplacements fut impressionnante : en quelques semaines, quatre ethnies du Nord - Caucase ont été déportées. Au cours de 1943 et 1944, selon Beria, 19 000 officiers et soldats du NKVD ont participé aux déportations au Nord – Caucase. Au total, en trois opérations 650 000 Tchétchènes, Ingouches, Kalmouks et Karatchaïs ont été déportés. Le 1 avril 1944, sept jours après le commencement de « l'opération » en Tchétchénie – Ingouchie, Beria communique dans une dépêche à Staline : « 478 479 personnes sont chargés dans les 177 convois ferroviaires, destination le Kazakhstan. » Certes, ce fut une opération colossale. Staline a considéré que cette opération avait une aussi grande importance que celles alors menées sur le front. Beria envoyait quotidiennement des dépêches personnellement à Staline. La déportation fut totale et elle a touché pratiquement tous les représentants des peuples punis. Ainsi ont été déportés les Tchétchènes Akkines, qui vivaient au Daghestan, les Kistines (une tribu tchéchène qui s'est installé au XVIII siècle en Géorgie), et quelques « commandants rouges » de nationalité tchéchène qui étaient sur le front. Il est intéressant de noter que les Karatchaïs et les Kalmouks ont été déplacé en 1943, avant les autres « peuples punis », d'autant qu'existaient déjà en leur sein des mouvements de résistance armée. Donc, la déportation n'a pas été une surprise totale pour les Tchétchènes et les Ingouches, et il est étonnant que cette opération a pu être aussi rapidement menée.

Certes, à cause des difficultés du relief, certains Tchétchènes ont pu éviter de être capturés, et ils ont ensuite mené la guérilla contre de nouveaux arrivés russes dans les années 1944 – 1945. Durant cette période, de 1943 à 1944, se déroulaient de très grandes batailles de la Seconde Guerre mondiale : celle de Koursk et la libération de l'Ukraine. Mais Staline a pris cette décision urgente de déporter des populations caucasiennes qui a privé le front, dans des moments cruciaux, de troupes et de moyens de transport. Selon la version classique, ces peuples ont été punis pour leur collaboration avec l'ennemi. Selon les documents des archives républicaines du Parti communiste de Tchétchénie – Ingouchie, vers mars 1942, sur le territoire de la république, les tchékistes (les policiers) ont désarmé 232 bandes criminelles antisoviétiques, possédant 17 000 armes à feu, dont 108 mitrailleuses et 19 lance – grenades. Ces chiffres sont sans doute exagérés, mais les sources tchéchènes prouvent également la présence de rebelles en Tchétchénie en 1942. Ces données peuvent bien avoir influencé Staline, mais les déportations ont eu lieu quand la Wehrmacht était déjà repoussée relativement loin ; les troupes allemandes se trouvaient alors à 700 kilomètres de la Tchétchénie et des autres républiques montagnardes. Une révolte montagnarde qui aurait pu être utile aux Allemands lors de leur offensive jusqu'à Maïkop n'avait dès lors plus grande utilité. Les déportations ne peuvent donc guère s'expliquer par les besoin de la guerre. Par ailleurs, des insurrections dans la haute montagne tchéchène avaient déjà commencé auparavant, entre 1940 et 1942. Afin de les écraser, Staline, logiquement, aurait dû chercher à déplacer les populations « suspectes » avant l'arrivée des nazis, comme il l'a

fait avec les allemands de la Volga et de l'Ukraine. Mais s'il était relativement facile de capturer en plaine des citoyens, il aurait dû être très difficile de faire de même pour les Tchétchènes dans leurs montagnes.

Au cours de tous les conflits contre les Russes, les montagnards en général et les Tchétchènes en particulier ont résisté avec acharnement. Aussi est – il très difficile de comprendre pourquoi ils ont, cette fois – ci, cédé si facilement, alors que la déportation était prévisible. Lors d'une réunion de « l'Actif » du PC à Grozny, Beria avait personnellement averti auparavant les communistes tchétchènes que si dans les prochaines semaines le pouvoir soviétique n'était pas rétabli dans les montagnes, le peuple tout entier des Tchétchènes et des Ingouches serait expulsé du Caucase. Certes, on peut penser que, du fait de la mobilisation et de la guerre, les hommes tchétchènes étaient alors pour la plupart absents et qu'il n'avaient pu, de ce fait, défendre les femmes, les enfants et les vieillards. Mais des faits curieux, fort peu connus, rapportés de diverses sources qu'il conviendrait de vérifier, mettent en doute cette explication. En effet, nombre de Tchétchènes et d'Ingouches, en 1943, auraient été libérés du service militaire, selon la version officielle, parce qu'il refusaient de manger du porc. Mais selon d'autres sources, ce serait à cause de désertions massives parmi les Tchétchènes et les Ingouches. Des sources tchétchènes font plus ou moins état de ce fait. Ainsi, au moment de la déportation, on ne peut pas assurer que la majeure partie de la population masculine n'a pas été absente. Quoi qu'il en soit, l'opération de déportation en Tchétchénie – Ingouchie s'est apparemment déroulée aussi facilement qu'ailleurs, nonobstant les difficultés du terrain montagnard.

A. Avtourkhanov considère que les raisons de la déportation des montagnards étaient les suivantes :

1. La lutte permanente pour l'indépendance nationale des montagnards et leurs refus du système despotique du régime soviétique colonial.
2. La volonté de Moscou de s'assurer le Caucase dans de futures confrontations avec l'Occident.
3. La volonté du gouvernement soviétique de contrôler l'économie pétrolière caucasienne.
4. La volonté de faire du Caucase une base stratégique, invulnérable depuis l'intérieur et en vue d'une expansion future vers la Turquie, l'Iran, le Pakistan et l'Inde.

D'ailleurs, la Géorgie s'est empressée d'annexer les pâturages alpins du Grand Caucase après la déportation des populations musulmanes du versant nord de la chaîne. En effet, le poids des Géorgiens dans la direction soviétique était assez considérable (Staline, Ordjonikidze et Beria étaient originaires de Géorgie). Mais s'il avait existé un complot géorgien contre les montagnards, on peut penser que Staline aurait débarrassé ses compatriotes de leurs montagnards, non seulement des Meskhes, mais aussi des Adjars musulmans et des Abkhazes. Quant aux Ossètes, traditionnellement en conflit avec la Géorgie, leur déplacement était plus délicat, car ils sont majoritairement chrétiens, et, dit – on, Staline venait d'une famille d'Ossètes du sud.

Avec la déstalinisation qui mécontente beaucoup les Géorgiens, Khrouchtchev, en 1957, réhabilite les « peuples punis » et autorise leur retour, en principe sur les terres de leurs ancêtres. Mais il faut signaler qu'au début des années cinquante le Politburo et le comité central du PC du Kazakhstan avaient discuté de la création d'une république autonome des Ingouches et des Tchétchènes au sud du Kazakhstan. Il semble cependant que les Kazakhs, déjà minoritaires dans leur république, n'aient pas voulu partager leur pouvoir avec un autre groupe ethnique puissant. C'est pour cela que le président du Conseil des ministres du Kazakhstan, Dinmoukhammed Kounaev, a fait tout son possible au niveau du Praesidium du Comité central du PCUS pour reconstituer la république autonome des Tchétchènes et des Ingouches dans les frontières antérieures à 1944. Aujourd'hui, Kounaev est estimé comme un héros national en Tchétchénie. Les Tchétchènes l'ont appelé le « frère des Vaïnakhs ».

Ce retour des Tchétchènes et des Ingouches vers le nord du Caucase a entraîné des changements considérables dans la répartition des populations, et il en est de même pour presque tous ces peuples. Premièrement, la réinstallation des « peuples punis » s'effectue principalement dans les plaines et non dans les montagnes qui avaient déjà vu partir une partie de leur population avant 1944. A quelques exceptions près, la haute montagne est, après 1957, restée pratiquement abandonnée, et elle n'est plus visitée l'été que par les mouvements pastoraux de transhumance. Certes, il y a quelques exceptions, concernant les lieux du tourisme au Karatchaï, la vallée du Djéirakh en Ingouchie, avoisinant un passage d'une singulière importance stratégique : la route militaire géorgienne, un gisement de molybdène de Tyrnyaouz en Balkarie. Il est vrai que quelques populations sont revenues en Itchkérie (la Tchétchénie montagnarde), mais elles sont peu nombreuses par rapport à celles des plaines.

Bloqués autrefois par les ethnies des plaines, les montagnards se sont retrouvés en contact direct avec leurs adversaires historiques (ce sont les Tcherkesses et les Russes pour les Karatchaïs, les Kabardes pour les Balkars, les Russes et les Cosaques pour les Ingouches et les Tchétchènes). Il en résulte qu'après leur retour de 1957 la désignation même de « montagnards » devient purement historique. La déportation et la réinstallation des populations du Nord – Caucase ont accéléré leur descente vers le piémont et les plaines. D'ailleurs, la République autonome de Tchétchénie – Ingouchie, une fois reconstituée, a été dotée d'un territoire agrandi vers la plaine d'environ 20% par rapport à celui d'avant – guerre, et encore une fois au détriment des Cosaques (comme en 1920), puisque leur territoire sur la rive gauche du Terek a été rattaché à la Tchétchénie. Contrairement à une idée forte répandue, les Russes, qu'il s'agisse des officiers du tsar ou des bolcheviks, loin de chercher à empêcher l'accès de la plaine aux montagnards, se sont efforcés de les faire descendre de leur montagnes, pour mieux les contrôler ou les intégrer.

Le rappel de ces événements, plus ou moins anciens, la grande guerre caucasienne, la guerre civile – durant laquelle les bolcheviks soutiennent Tchétchènes et Ingouches contre les cosaques fidèles au tsar, la déportation de 1944, le retour des « peuples punis » et leur réinstallation sur le piémont et dans la plaine, tout cela montre que, depuis longtemps, les problèmes du Nord – Caucase, et spécialement en Tchétchénie, ne sont pas simple. De même les causes du déclenchement de la guerre actuelle ne sont pas simple. Aujourd'hui, on a tendance à considérer qu'elle résulte d'une sorte de fatalité fondamentale ; l'antagonisme ancestral entre deux forces tout à fait inégales, la Russie et le peuple tchétchène. Il n'est pas inutile de rappeler les événements et les péripéties dont la succession nous apparaît rétrospectivement comme une sorte d'engrenage vers la guerre, et dont les très divers protagonistes – car ils furent nombreux – n'ont sans doute pas été sur le moment très conscients.

23.1 L'émergence de la question indépendantiste au début des années 90¹⁴

Malgré le fait d'avoir été officiellement réhabilités en 1957, les Tchétchènes ont été tenus en suspicion par Moscou tout au long des années 60 à 80. Victime d'un fort ostracisme de la part du régime soviétique, leur territoire a été en outre soumis à un régime policier assez strict. Ce n'est que dans le courant des années 80 que certains Tchétchènes ont commencé à accéder à des postes de responsabilité, principalement dans l'armée Rouge. Durant cette période, la Tchétchénie suit de loin les soubresauts chaotiques de la perestroïka. Une petite agitation nationaliste voit le jour à partir de 1987, faisant écho à l'activisme nationaliste perceptible au même moment chez les Arméniens, les Géorgiens, les Abkhazes ou les Ossètes. Clubs de réflexion, comité d'intellectuels, journaux indépendants voient le jour. Ce bouillonnement donne

¹⁴ BALENCIE Jean-Mark, DE LA GRANGE Arnaud, *Mondes rebelles*, Paris ; Edition Michalon ,2001, P. 1286-1298

naissance à de vrais partis politiques. Dès 1988, le Parti de la voie islamique (Islamique Put') apparaît, suivi par le Congrès pan – national tchéchène et plusieurs autres formations. La dynamique nationaliste et /ou islamique, perceptible en Transcaucasie et en Asie central, se fait sentir jusqu'à Grozny, où elle renvoie aux souvenirs de l'éphémère « république confédérée des montagnes » qui a existé de 1918 à 1921. Ce qui n'était qu'une fermentation sous – jacente, plus ou moins palpable, change de dimension au cours de l'année 1991. Trois événements vont bouleverser le cours des choses :

° Le retour en Tchétchénie de Djokhar Doudayev. Ce jeune et brillant général de l'armée soviétique, mis à la retraite anticipé au début de 1991, rentre alors dans sa république natale. Appartenant à un petit clan (clan de Myaltchyi) et de retour de pays après une longue absence, il est peu impliqué dans les rivalités interclaniques qui structurent la vie politique et sociale de la petite république. Il présente de ce fait un profil consensuel aux yeux des grands clans dont les chefs se neutralisent mutuellement en choisissant une personnalité apparemment indépendante. Il est ainsi nommé à la tête du principal mouvement nationaliste, l'OKTchN (Congrès national du peuple tchéchène) dans le courant du printemps 1991. Mais Doudayev ne va pas tarder à s'imposer dans nouvelles fonctions, quitte à indisposer certains grands clans qui l'avaient initialement soutenu.

° L' échec de tentative de coup d'Etat fomenté à Moscou le 19 août 1991. Cette tentative infructueuse devait sonner le glas de l'URSS. Doudayev est l'un des rares acteurs politiques à prendre dès les premières heures une position très claire, en se rangeant ouvertement aux côtés de Boris Eltsine et en condamnant vigoureusement le coup de force, attitude qui contraste l'attentisme prudent affiché par la plupart des dirigeants politiques soviétiques. Doudayev lance un appel exhortant la population ainsi que les Tchétchènes et les Ingouches servant dans l'armée Rouge à s'opposer aux putschistes. Profitant de l'échec de la tentative, Doudayev et ses partisans s'emparent dès le 21 août du pouvoir à Grozny, aux dépens d'une direction encore complètement dominée par la nomenklatura de l'époque soviétique. Celle – ci est totalement évincée au début du mois de septembre, à la suite de la démission, le 6, de Dokou Zavgaïev, le premier secrétaire du Parti communiste tchéchène, puis de la dissolution du soviet suprême local, le 15 septembre suivant. Un conseil provisoire dirige dès lors la République, sous l'égide de Doudayev.

° Les bouleversements institutionnels de l'automne 1991 (séparation entre l'Ingouchie et la Tchétchénie ; indépendance unilatérale de la Tchétchénie, implosion de l'URSS). Lorsque Doudayev s'empare du pouvoir à Grozny, fin août 1991, il se retrouve à la tête de la République soviétique socialiste autonome de Tchétchéno- Ingouchie. Or les Ingouches (environ 12% de la population de la République) vont se montrer très réservés vis –à – vis des projets indépendantistes envisagés par Doudayev et ses proches. A la mi – septembre, les députés Ingouches de l'ancien soviet suprême, tout juste dissous, proclament une République des Ingouches au sein de la République socialiste soviétique de Russie, confirmant leur opposition à l'entreprise séparatiste des Tchétchènes. Les choses vont s'accélérer à la suite des élections législatives et présidentielles que la nouvelle équipe dirigeant en place à Grozny organise, le 27 octobre 1991. Ce scrutin voit une large victoire de l'OKTchN et de Doudayev. Dans la foulée, il proclame le 1^{er} novembre un oukaze déclarant la souveraineté de la République tchéchène, suivi le 27 novembre par une déclaration unilatérale d'indépendance. Mais la transparence et l'équité du scrutin sont fortement contestées. Si Doudayev a obtenu 85% des suffrages, les taux de participation réel est entre 10 et 12% seulement. Le scrutin n'a pas été organisé dans les districts Ingouches et cosaques de la République ainsi que dans le rion (district) de Nadteretchnyi, le fief de Zavaïev. Les Ingouches refusent de reconnaître les résultats, dénoncent le comportement de l'OKTchn et organisent à leur tour des élections le 17 novembre. Ils ripostent également à la déclaration d'indépendance unilatérale du 27 novembre, en organisant le 30 novembre suivant un référendum portant sur la création d'une « République Ingouche à l'intérieur de la République fédérative de Russie », projet adopté par 90% des votants. Le divorce est ainsi totalement consommé entre les deux peuples.

De son côté, Moscou, dès le mois de septembre, se montre très critique envers la dérive indépendantiste en cours à Grozny. Les autorités de la République (encore soviétique à l'époque) de Russie multiplient les « ultimatums » adressés aux « criminels tchéchènes », déclarent les élections du 27 octobre contraires à la Constitution russe et les considèrent de ce fait illégales. Le président Eltsine, peu reconnaissant pour l'engagement de Doudaïev à ses côtés lors du putsch d'août, instaure l'état d'urgence en Tchétchénie le 7 novembre et expédie le lendemain 2000 hommes pour rétablir l'ordre. Mais ces troupes se heurtent à une forte mobilisation de la population et l'intervention tourne court. Le territoire s'est mis sur le pied de guerre, les armes prolifèrent à Grozny, des milices s'organisent, des volontaires affluent de tout le Caucase, des appels à la ghazawat (la guerre sainte) sont lancés. Confrontées à une situation pré-insurrectionnelle, les autorités de Moscou font marche arrière afin d'éviter un bain de sang. Le parlement russe lève l'état d'urgence le 9 novembre et les troupes russes sont reconduites pacifiquement hors du territoire tchéchène.

24. La Tchétchénie pendant l'époque du Général Dzhokhar Dudayev

Installé au pouvoir, Djokhar Doudayev ne tarde pas à sombrer dans l'autoritarisme et le népotisme, avantageant son clan et ses proches partisans. Sous son égide, la Tchétchénie se convertit un libéralisme économique débridé, offrant d'innombrables opportunités à toutes sortes d'intérêts mafieux. L'argent facile coule à flot à Grozny, où tous les voyageurs qui s'y rendent en ces années 1992 – 1994 sont frappés par la présence des limousines américaines ou les grosses cylindrées européennes qui se circulent dans ce fin fond du Caucase. Outre les « belles américaines » ou les « puissantes allemandes », Grozny se caractérise également par l'abondance des armes, barbouzes, mercenaires, sicaires qui y grouillent. Tout homme politique qui compte se doit de disposer de son escouade de gardes du corps surarmés. Pas moins d'une quinzaine de milices ou de formations paramilitaires peuvent alors être décomptées sur le territoire de la petite République.

Afin de contrebalancer cette image négative, sur laquelle les médias russes ne manqueront en aucune occasion de revenir, Doudayev se drape habilement dans une symbolique islamique. Le choix de cette carte religieuse lui permet d'accentuer la spécificité tchéchène vis-à-vis du pouvoir central russe et d'apparaître à l'échelle de la région comme le champion d'un islam politique aux relents pan-caucasiens et russophobes. De fait, durant ces années 1992 – 1994, les Tchétchènes sont toujours en première ligne pour défendre leurs idéaux émancipateurs et pour jouer le rôle d'avant-garde de la conscience pan-caucasiens : participation très active à la guerre en Abkhazie, implication profonde au sein de la Confédération des peuples du Caucase, soutien aux Ingouches lors du conflit les opposant aux Ossètes, médiation entre Balkars et Kabardes, etc.

Cette instrumentalisation du facteur religieux et d'autant plus nécessaire que la situation économique dans la République se détériore. L'abondance, très visible à Grozny, ne profite qu'à une très petite minorité. La grande majorité de la population subit au contraire de plein fouet les conséquences de la rupture avec Moscou. Salaires et retraites sont impayés, réduisant à la misère de nombreuses personnes. L'économie s'effondre à la suite de l'exode de nombreux Russes, inquiets de l'évolution du territoire. Le secteur pétrolier connaît ainsi de grosses difficultés, du fait du départ de nombreux cadres « slaves ». La dégradation du contexte socio-économique entraîne un rejet croissant à l'encontre de Doudaïev, dont la conduite des affaires publiques alimente le mécontentement d'une opposition très diversifiée, mais dont les rangs ne cessent de se gonfler au fil des mois.

Bien que Doudaïev accuse sans distinction tous ses opposants d'être inféodés à Moscou et d'être des traîtres à la cause tchéchène, l'opposition n'est en fait, durant ces années 1992 – 1994, qu'un conglomérat de forces disparates. Trois grands types d'opposants peuvent être distingués :

Les pro – russe. Cette catégorie regroupe en premier lieu les anciens apparatchiks de l'époque soviétique, évincés du pouvoir en septembre 1991, emmenés par Dokou Zavgaïev, l'ancien premier secrétaire du PC local. Ils ne pèsent plus grand chose sur l'échiquier tchéchène et ne bénéficient que d'un maigre soutien populaire. Ils sont principalement originaires du district de Nadteretchnyi. L'autre figure emblématique du camp pro – russe est incarnée par Oumar Avtourkhanov, donc le fief est également localisé dans le district « dissident » de Nadteretchnyi. Celui – ci va présider à partir de février 1994 un Conseil transitoire, censé coordonner, avec difficulté, les différentes forces d'opposition. A cette catégorie, il est possible d'ajouter les (rares) militants du mouvement Marcho (liberté), petit parti pro – russe dirigé par Abdoula Bougaïev.

Les grands clans et leurs connexions mafieuses. Ils s'inquiètent de la monopolisation par Doudaïev et ses proches des fonctions prébendaires et des postes « producteurs de richesse ». Les graves troubles conduisant en 1994 la Tchétchénie au bord de la guerre civile peuvent s'analyser comme l'illustration de la concurrence exacerbée qui oppose le clan présidentiel, celui de Myaltchyi, aux clans traditionnellement dominants : clans Tchintchoou, Chinkhoy, Benoy, etc. L'un des principaux opposant au général Doudaïev au cours de ces années 1992 – 1994, Bislan Gantemirov, l'ancien maire de Grozny, businessman millionnaire, responsable du Parti de la voie islamique puis du mouvement nationaliste durant l'année 1991, et un membre du clan Tchintchoou. Ancien allié de Doudaïev (il commande la garde nationale Tchétchène à sa fondation), il rompt avec lui à partir du printemps 1993, quand il constate que la politique du général – président conduit son clan à perdre un certain nombre des postes – clefs dont il était jusqu'alors détenteur.

Les déçus de Doudaïev. Souvent toujours favorables à l'indépendance et hostiles aux Russes, ils dénoncent la dérive mafieuse et autocratique du régime Doudaïev. Au nombre de ces déçus, figurent de nombreux intellectuels qui condamnent vigoureusement la transformation en cours de la Tchétchénie en « République bananière », au carrefour de nombreux trafics. Ils craignent que le combat indépendantiste soit dénaturé et perde sa légitimité, en servant de prétexte à de sordides opérations mafieuses : détournement des flux pétroliers, trafics d'armes, blanchiment d'argent au gré des nombreuses privatisations en cours. Les principales figures de ce courant sont Yaraghi Mamodaïev et Ibrahim Souleymenov du Gouvernement de confiance populaire en exil constitué en avril 1993, Lekha Saligovim, du mouvement Ilso (justice), et Lechi Ousmanov, du mouvement Daimokh (partie), cette formation étant particulièrement influente dans les cercles intellectuels de Grozny.

A ces trois grandes « familles », s'ajoutent quelques personnalités relativement esseulées, comme Rouslan Khasboulatov, un autre « enfant prodige » de la Tchétchénie qui, après avoir connu honneurs et revers à Moscou, rentre au pays en mars 1994 et tente de s'imposer, avec difficultés, sur la scène locale, s'appuyant sur son petit clan localisé autour du village de Tolstoy – Yourt, à une quinzaine de kilomètres de Grozny.

25. Le tournant de 1994

Durant les années 1992 – 1993, l'opposition interne au général – président est essentiellement politique et se manifeste principalement au Parlement. Au fur et à mesure que Doudaïev et ses proches s'emparent des principaux leviers de pouvoir, politiques, militaires et financiers, de la république, le soutien dont dispose le leader tchéchène au sien du camp nationaliste s'érode. Cette évolution est spectaculairement mise en lumière au printemps 1993, lorsque Yaraghi Mamodaïev, alors vice – Premier ministre, rompt avec le camp présidentiel pour constituer, en avril, son propre gouvernement. La Tchétchénie compte dès lors deux gouvernements concurrents. L'imbroglie s'accroît au cours des semaines suivantes, lorsque le Parlement, contrôlé par l'opposition, vote le 13 mai la déposition de Doudaïev. Des heurt sanglants opposent à

Grozny partisans et adversaires du président (le 25 mai, devant le théâtre, et le 4 juin devant l'hôtel de ville ; ces deux incidents faisant des dizaines de victimes). Mais il s'agit d'accès de fièvre ponctuels et la situation demeure sous contrôle.

Les choses se transforment radicalement pour Doudaïev au début de l'année 1994. L'opposition mute, change de nature et de pratiques. Les intellectuels policés de Grozny, qui tentaient jusqu'alors de résister à la dérive autocratique du général président sont évincés du devant de la scène par des chefs de guerre, désireux d'en finir manu militari avec le remuant général. Ces individus, territorialement bien enracinés dans des fiefs précis, disposent de puissantes bandes armées et ne vont pas hésiter à faire le coup de feu contre les forces présidentielles, tout autant pour satisfaire des ambitions politiques (devenir président à la place du président), conquérir des positions économiques (prendre le contrôle de trafics tenus par des partisans de Doudaïev) ou assouvir une vendetta personnelle (venger des proches tués par les sbires présidentiels). A partir du printemps 1994, la Tchétchénie bascule dans la guerre civile. Cette militarisation de l'opposition tchétchène est l'œuvre des services secrets russes, le FSK. Celui-ci a désormais le feu vert du Kremlin pour en finir avec Doudaïev, qui fait figure désormais d'ultime obstacle à la restauration de l'imperium russe dans le Caucase (Transcaucasie et Caucase du Nord confondus).

Sous l'égide du FSK, une « opposition manœuvrable » se constitue, qui s'articule autour de trois grandes figures :

- Rouslan Labazanov, alias « Robin de bois » ou « Rambo », est un ancien repris de justice, devenu capitaine dans la garde présidentielle de Doudaïev. Chef du parti Niiskho, il a dirigé une bande d'environ 200 hommes, basés au printemps 1994 dans la ville d'Argoun, d'où ils contrôlaient un certain nombre de trafics. Longtemps proche de Doudaïev, il éprouve à son encontre une haine mortelle depuis que son frère a été tué en juin 1994 par les forces présidentielles. Il se bat dans la région d'Argoun durant l'été 1994 et tente de bloquer Grozny. Mais il meurt, avant la fin de la guerre au cours d'un apparent règlement de comptes dont les circonstances n'ont pas été élucidées.
- Bislan Gantemirov, l'ancien maire de Grozny, devenu un riche homme d'affaires, dispose de 800 hommes, installés dans la région de Ourus – Martan. Lui aussi est animé par des sentiments très hostiles envers Doudaïev, depuis que plusieurs de ses proches ont été assassinés par les forces présidentielles lors des troubles du printemps 1993.
- Oumar Avtourkhanov, apparaît quant à lui comme « l'homme de Moscou ». Ancien officier du ministère de l'intérieur russe, il bénéficie d'un important soutien militaire et financier de la part du FSK (estimé par Doudaïev à quelque 150 milliards de roubles). Il a ainsi pu lever une solide armée personnelle (forte d'un millier d'hommes), localisée dans le district de Nadterechnyi, et constituer en août 1994 un front d'union de l'opposition, le Conseil transitoire (Vremmenyi Sovet). L'aide « intéressée » des services russes lui permet de fédérer effectivement une partie des autres forces hostiles à Doudaïev. Il obtient en particulier le ralliement de Bislan Gantamirov, qui devient le chef des forces armées de l'opposition à la fin de l'été 1994. Mais s'il dispose d'un mouvement politique, d'argent et de capacités militaires réelles, Avtourkhanov manque toutefois de programmes, de charisme et de soutien populaire. En outre, son ambition de fédérer l'opposition autour de sa personne est vivement combattue par certains opposants, comme Mamodaïev, qui conteste sa représentativité. Il n'apparaît de ce fait guère crédible en tant qu'alternative au président Doudaïev. C'est pourtant sur lui que les Russes vont s'appuyer pour tenter de liquider Doudaïev.

A parti de juillet 1994, la Tchétchénie s'enfoncé lentement dans un climat de guerre civile, sur fond de rivalités interclaniques, d'antagonismes micro – locaux et de concurrence économique (selon des modalités rappelant vaguement la situation prévalant au Tadjikistan. Mais les partisans de Doudaïev résistent aux bandes armées de l'opposition et le turbulent général demeure accroché à son pouvoir, en dépit d'une impopularité croissante. Désireux d'en terminer rapidement, les services russes s'engagent de plus en plus ouvertement aux côté des forces de l'opposition. L'objectif du FSK semble être de réitérer le scénario afghan de décembre 1979, à savoir que des forces spéciales aident une faction tchéchène, celle d'Avtourkhanov en l'occurrence, à s'emparer du pouvoir à Grozny et que le nouveau pouvoir fasse appel à l'armée russe pour rétablir l'ordre dans la république. Ce scénario conduit au coup de force tenté contre Grozny le 26 novembre 1994. Mais l'opération se solde par un échec patent malgré la participation de nombreux soldats russes. Plusieurs dizaines d'entre eux sont fait prisonnier et avouent publiquement avoir été recrutés par le FSK pour ce raid. Ces révélations, qui mettent en lumière le rôle de Moscou, constituent du « pain bénit » pour Doudaïev. Fragilisé par les coups de boutoir de l'opposition et en proie à une forte impopularité du fait de son autoritarisme, il redevient le héros de l'indépendance tchéchène et obtient le soutien de plusieurs de ses opposants dont la russophobie prime sur les sentiments anti – Doudaïev.

Plutôt que d'adopter un profil bas et d'attendre que cette « union sacrée » se délite à nouveau et que le régime Doudaïev, aux abois, tombe de lui – même tel un fruit mûr, Moscou commet la magistrale erreur de vouloir en finir directement, en faisant donner l'armée. Début décembre, des frappes aériennes russes contre les aérodromes tchéchènes détruisent au sol les moyens aériens de la République rebelle. Le 11 décembre 1994, trois colonnes blindées pénètrent en Tchétchénie selon des axes est, ouest et nord, pour ce qui ne doit être qu'une « promenade militaire » de quelques heures. Pour l'armée russe, qui sous – estime totalement la pugnacité des combattants tchéchènes, une cruelle – et meurtrière – désillusion s'annonce.

26. Le sale guerre

L'opération russe lancée le 11 décembre 1994 mobilise 30 000 hommes, équipés de 230 chars et plus de 450 blindés. C'est la plus grande opération lancée par Moscou depuis l'invasion de l'Afghanistan. Officiellement, il ne s'agit pas d'une invasion, encore moins du déclenchement d'une guerre, mais juste d'une « opération militaire de désarmement de formations illégales » pour reprendre la langue de bois des militaires russes. En face, les Tchétchènes aligneraient, selon le GRU, les services de renseignement de l'armée russe, environ 15 000 combattants bien entraînés, renforcés par 30 000 miliciens, civils armés, de valeur variable. Ils disposent d'une cinquantaine de chars et d'une centaine de blindés.

Dès le départ de leurs cantonnement, les colonnes opérant à partir de l'Ingouchie (axe est) et du Daghestan (axe ouest) se heurtent aux populations locales qui bloquent pacifiquement les routes. Manifestations, obstacles divers, palabres, négociations, atmosphère surchauffée ralentissent la progression des unités russe. Divers incidents se produisent ponctuellement, faisant quelques morts parmi les manifestations caucasiens. Les premier accrochages avec les forces tchéchènes se produisent à partir du 12 décembre. Mais il s'agit d'actes de résistance symboliques (tireurs isolés, mines) qui n'empêchent pas les forces russe de se rapprocher de Grozny. Elles sont davantage gênées par la stratégie de résistance passive mise en œuvre par la population tchéchène. Dans chaque localité traversée, des foules de civils s'agglutinent au – devant des blindés pour retarder leur progression. Les troupes russes avancent avec prudence, tentant d'éviter tout dérapage sanglant. Mais l'ampleur de la mobilisation populaire suscite un profond malaise chez un nombre croissant de militaires russes, qui découvrent une réalité fort différente de celle que leur avait présenté leur hiérarchie (venir au

secours d'un peuple frère terrorisé par des milices mafieuses aux ordres du « criminel Doudaïev »). Alors que le dispositif se met lentement en place autour de Grozny, la population de la capitale se prépare au siège. De nombreuses familles tchétchènes quittent la ville par précaution, pour se réfugier chez des parents installées dans le reste du territoire. Ne restent dans la ville que les combattants indépendantistes, les habitants les plus pauvres et, surtout, l'importante minorité de civils russes, qui, contrairement aux Tchétchènes, ne sait où aller pour échapper à la bataille qui s'annonce. Fin décembre 1994, il ne reste plus que 170 000 habitants contre près de 400 000 avant le début de la crise.

La bataille de Grozny (mi –décembre 1994 – début février 1995). Celle – ci débute véritablement le 20 décembre. Les Russes mettent en œuvre leur schéma tactique habituel, celui du rouleau compresseur, qui fait peu de cas des pertes civiles. Raids aériens et pilonnages d'artillerie « préparent » le terrain, tandis que des combats ont lieu à la périphérie de la ville. Après plusieurs jours de bombardement intensifs, l'assaut final est lancé le 31 décembre. Mais la tactique alors employée est totalement inadaptée aux conditions du combat urbain : 300 chars sans soutien d'infanteries sont envoyés à travers les rues de la ville pour s'emparer des principaux points stratégiques. Ils sont accueillis par des volées de tirs de RPG – 7 ou de missiles antichars qui font des dégâts considérables. L'opération tourne très rapidement au fiasco général. Les Tchétchènes font preuve d'une résistance totalement inattendue et plus d'une centaine de blindés sont détruits en l'espace de trois jours. Les pertes russes sont très élevées. L'état – major russe met plusieurs jours avant de décider de changer de tactique et d'engager des unités d'infanterie. Il s'avère en outre que les unités initialement engagées sont mal équipées, mal entraînées et constituées pour la plupart de conscrits n'ayant, pour certains, que quelques semaines d'instruction et aucune expérience du combat urbain. Face aux redoutables combattants tchétchènes, ce manque de préparation pardonne pas. Dans l'urgence, l'état – major doit faire appel à des unités d'élite, parachutistes, fusiliers – marins et forces spéciales du ministère de l'intérieur, regroupées hâtivement dans des unités de marche sans grande cohésion. Courant janvier 1995, le dispositif russe atteint près de 58 000 hommes. La médiocrité de la direction des opérations (qui relève en grande partie directement du Conseil national de sécurité, installé à Moscou et qui laisse peu d'initiatives au commandement sur le terrain) est dès lors en partie compensée par la débrouillardise des combattants envoyés en première ligne, qui tentent de pallier la mauvaise qualité de leurs équipements par de solutions artisanales. Mieux adaptées au combat urbain, les forces russes lancent plusieurs assauts, très sanglants, début janvier, qui leur permettent de progresser mètre par mètre, maison par maison, bloc par bloc, rue par rue, en direction du palais présidentiel, transformé en camp retranché. Les combats sont très violents et les Tchétchènes très bien organisés. Ils ont constitué de redoutables lignes de défense successives dans la ville, profitant des nombreuses possibilités offertes par les réseaux d'abris et de souterrains de la défense civile construits durant la période soviétique. La cité est massivement pilonnée, ce qui provoque d'innombrables victimes au sein de la population civile.

Le palais présidentiel est finalement pris le 19 janvier 1995, mais ce n'est que le 6 février que le commandement russe déclare contrôler la situation dans toute la ville. Les forces tchétchènes, en dépit de lourdes pertes, se sont retirées en bon ordre. La première bataille de Grozny s'achève, mais les combats se poursuivent dans le reste de la république. Incapable d'emporter une décision rapide, l'armée russe n'a pas su mener à bien le blitzkrieg imaginé par l'état – major et se retrouve engluée dans un bourbier sanglant, dont elle ne saura se dégager.

Au terme de sept semaines de très violents combats, la ville de Grozny est en grande partie détruite, laissant des dizaines de milliers de personnes sans abri, en plein hiver. Au début du printemps, le nombre de personnes déplacées est estimé aux environs de 400 000, soit plus de tiers de la population de la république. La conquête de Grozny constitue pour l'armée russe une victoire à la Pyrrhus. Si, officiellement, le ministère de la Défense reconnaît près d'un millier de tués, diverses estimations, plus objectives, font état d'au moins 5 000 morts dans les rangs russes, dont un grand nombre d'officiers, cibles privilégiées des tireurs d'élite tchétchènes. Mais plus que l'ampleur des pertes et le

coût des opérations, c'est le moral de l'armée qui inquiète le Kremlin. A tous les niveaux, la contestation se fait jour. Tout en haut de la hiérarchie militaire, trois vice – ministres de la Défense, dont le général Boris GROMOV (ancien commandant du corps expéditionnaire en Afghanistan), démissionnent en guise de protestation, tandis que depuis la lointaine Transnistrie, le chantre du nationalisme russe, le « mythique » général Lebel se rappelle aux bons souvenirs du ministre de la Défense, son compagnon d'armes mais néanmoins rival, Pavel GRATCHEV, en déclarant que l'opération « pose plus de problème qu'elle n'en résout ». Ces divergences dans la haute hiérarchie militaire provoquent une cascade de contestations aux échelons inférieurs où souffle un vent de fronde. De nombreux militaires désertent ou refusent d'obéir aux ordres, parfois encouragés dans leurs choix par leurs propres officiers, très réticents vis – à – vis de cette opération.

Les pertes des indépendantistes tchéchènes sont plus difficilement quantifiables, mais seraient de même ampleur que celles des militaires russes. Mais l'essentiel des victimes est constitué de civils, certaines estimations apparemment fiables les évaluant entre 23 000 et 25 000 morts en l'espace d'un mois, de fin décembre à fin janvier. Pour beaucoup, il s'agit de russophones, pris au piège dans Grozny et tués par les bombardements russes. Ce n'est pas le moindre des paradoxes de la crise tchéchène : alors qu'aucun pogrom visant des civils russes n'a été organisé par les indépendantistes, tueries pourtant cyniquement espérées par certains cercles moscovites, à l'affût de la moindre bavure permettent d'illustrer la « cruauté naturelle » des Tchétchènes pour légitimer l'intervention, la principale menace frappant la communauté russe de Tchétchénie ne fut autre que L'armée russe.

Après quelques semaines de statu quo, permettant à chaque camp de réorganiser après la bataille de Grozny, la guerre reprend, mais cette fois dans l'ensemble de la Tchétchénie. L'armée russe traque les indépendantistes qui tiennent toujours les principales localités du territoire. Fin mars, les troupes russes lancent une première offensive qui leur permet de s'emparer des principaux bastions rebelles : Argoun, Goudermès et Chali. A chaque fois, le scénario est le même : pilonnage intensif, destruction d'une grande partie de la localité, combats acharnés, puis retraite des forces tchéchènes en bon ordre sur une nouvelle position. Dans ces conditions, l'éradication promise des forces indépendantistes tarde à se concrétiser. Une nouvelle fois, après le précédent de l'Afghanistan, l'armée russe confirme son incapacité à pratiquer efficacement la contre – guérilla. En dépit des pertes qu'ils infligent aux Tchétchènes et des villes et villages qu'ils détruisent, les Russes ne parviennent pas à casser le noyau de la résistance, estimé à environ 5 000 hommes. Au contraire, la brutalité des opérations et les multiples exactions commises par les soldats russes conduisent les populations rurales, y compris celles du nord de la République, jusque – là, sinon hostiles, du moins indifférentes à Doudaïav, à abandonner leur neutralité et basculer clairement dans le camp indépendantistes. A la fin du printemps, l'armée russe lance une nouvelle offensive, conduisant à la prise de Vedenov et de Chatoï (où était installé le quartier général de Doudaïev). L'armée russe apparaît enfin en passe de liquider la résistance. Les indépendantistes semblent à bout de souffle. Isolés, ils manquent de munitions et de vivres. Ils ne tiennent plus aucune localité d'importance et sont obligés de refluer dans des zones de haute montagne du sud de la République, situées à plus de 3 000 mètres d'altitude, pour échapper aux forces russes. Aux abois, évincés de la « Tchétchénie utile », les rebelles signent avec les Russes le 30 juillet 1995 un cessez le – feu, prévoyant un désengagement mutuel des forces sur le terrain.

La signature de l'accord de cessez – le – feu, fin juillet 1995, aboutit seulement à une réduction passagère du niveau des opérations. Dès le mois d'octobre, l'accord devient caduc. La normalisation est loin d'être assurée, comme en témoigne la persistance de multiples opérations de guérilla et autres actes de sabotage. Début 1996, plus d'une trentaine d'incidents armés peuvent ainsi être dénombrés chaque jour, faisant en moyenne de trois à cinq morts dans les rangs de l'armée russe. Cette guérilla larvée provoque une sévère répression à l'encontre de la population civile. Plus que jamais, l'armée russe est perçue comme une armée d'occupation, tandis que la crédibilité du gouvernement pro – russe, dit de « renaissance

nationale », dirigé un temps par Salambek Khadjiev puis par Dokou Zavgiëv, est quasi nulle. La guérilla permanente et quotidienne est ponctuée d'actions plus spectaculaires : série d'attentats visant des responsables de l'ordre russe et série de raid de grande envergure. La première opération de ce genre a lieu dès la mi – juin 1995. Il s'agit d'un raid équipe, mené par le chef de guerre Chamyl Bassaïev. A la tête d'un commando fort d'une centaine de combattants, ce dernier investit l'hôpital de la localité russe de Boudennovsk, capturant plus d'un millier d'otages. En donnant l'assaut contre l'hôpital, les forces russes provoquent la mort de nombreux otages. Chamyl Bassaïev contraint les Russes à négocier. Il rentre en héros en Tchétchénie avec la plupart de ses hommes. Moscou est humilié par ce raid au long cours, les assaillants ayant parcouru plus de 150 kilomètres en pleine Russie, à la barbe de l'imposant dispositif sécuritaire mis en place autour de la République rebelle. Cette opération tombe d'autant plus mal pour Moscou qu'elle prouve aux Occidentaux, en passe d'investir de fortes sommes dans la construction d'oléoducs pour évacuer le pétrole de la mer Caspienne, que Moscou est incapable d'assurer l'ordre dans cette partie si hautement stratégique de son territoire. Par la suite, les combattants tchéchènes vont descendre en force à plusieurs reprises de leurs montagnes : fin août 1995, pour occuper brièvement Argoun ; à la mi – décembre 1995, pour attaquer les localités de Goudermès et d'Ourus – Martan qui sont occupées durant quelques jours ; en janvier 1996, pour un nouveau raid et une prise d'otages « médiatique », contre la localité de Kizlyar, située au Daghestan ; puis en mars 1996, pour reprendre le contrôle de Grozny pendant quelques jours.

Les Russes semblent néanmoins marquer un point capital dans leur bras de fer contre les Tchétchènes, en parvenant à liquider physiquement Djohkar Doudaïev, le 21 avril 1996. Mais alors que les Russes tablaient, une fois Doudaïev disparu, sur le fait que la résistance, décapitée, s'entredéchirerait, il n'en est rien. Une nouvelle direction menée par Zelimkhan Iandarbiev s'impose rapidement à la tête du mouvement. En outre, l'approche de l'élection présidentielle russe incite le président Eltsine à rechercher un rapide succès en Tchétchénie. Incapable de l'obtenir sur le plan militaire, il se résout à obtenir dans le domaine politique, en réussissant à négocier, fin mai, la signature d'un nouveau cessez – le – feu avec les rebelles. Dès lors, l'implication croissante d'Alexandre Lebed dans la gestion du dossier tchéchène, en tant que secrétaire du Conseil de sécurité, fonction à laquelle il est nommé entre les deux tours de la réélection de Boris Eltsine, est porteuse d'espoir. Dès le 18 juin, le bouillant général se prononce en faveur d'un accord avec les indépendantistes. Mais de telles espérances sont de courte durée. Après avoir observé six semaines de trêve, l'armée russe relance début juillet les opérations militaires, prenant pour cible la localité de Mekhketi, où Zelimkhan Iandarbiev a installé son quartier général. Le mois de juillet 1996 est ponctué par une reprise généralisée des hostilités, avec son cortège de bombardements aveugles et de destructions de villages tchéchènes.

Alors que la plupart des observateurs pronostiquait la poursuite des combats pendant de longs mois, la crise va subir une très nette inflexion du fait de l'évolution spectaculaire des rapports de force sur le terrain, sur fond de crise profonde au sein de l'exécutif russe (maladie du président Eltsine, ambitions de plus en plus affichées d'Alexandre Lebed, constitution d'un large front regroupant les adversaires du remuant général). Le 6 août 1996, les combattants tchéchènes reprennent le contrôle de Grozny, infligeant de très lourdes pertes aux troupes russes (247 morts, 1 020 blessés et 142 disparus enregistrés du 6 au 15 août). Dans le même temps, des forces rebelles attaquent Argoun et Goudermès. Une nouvelle fois humilié par la pugnacité déconcertante des rebelles tchéchènes, Moscou se voit dans l'obligation d'envoyer d'urgence Lebed, muni de pouvoirs spéciaux « élargis », négocier avec les rebelles le sort de milliers de soldats encerclés dans Grozny et en très mauvaise posture. En contrepartie de l'arrêt des combats, la Russie se voit dans l'obligation de retirer ses troupes de la petite république et d'entamer des négociations poussées sur le statut du territoire. Au terme de plusieurs allées et venues de Lebed entre Moscou et Grozny,

donnant lieu à des rounds de négociations acharnées, un accord de paix est signé le 31 août 1996.

Lorsque, le 31 août 1996, M. Alexandre LEBED, alors chef du conseil de sécurité russe, et M. Aslan Maskhadov, commandant en chef des forces indépendantistes tchéchènes, signent la « paix » à Khassaviourt, chacun sait que rien n'est réglé. Le texte donne cinq ans pour définir le statut de la Tchétchénie, mais, a priori, les positions sont inconciliables, et les indépendantistes, grisés par leur victoire à Grozny, n'ont pas l'intention de céder¹⁵.

Très vite, les troupes russes cessent d'être visibles dans la petite République, mais, pendant quatre mois, elles sont encore présentes, parquées dans une base militaire. Là, l'immense armée russe oubliée, en quelques jours, la très réelle défaite qu'elle vient d'essuyer et se persuade qu'elle n'a pas perdu la guerre : ce sont les hommes politiques qui lui ont « volé sa victoire ». Il lui suffirait de reprendre le combat pour venir à bout de ces « bandits ». Pendant des mois, atermoiements russes sur le retrait des troupes et provocations sur le terrain maintiendront la Tchétchénie dans une situation de ni guerre ni paix.

Ces cinq mois, qui séparent Khassaviourt de l'élection de M. Maskhadov à la présidence tchéchène, seront cruciaux. Il n'y a plus de pouvoir réel : le président Zelimkhan Iandarbiev, successeur de Djokhar Douaev, est perçu comme un simple intérimaire. Chaque faction en profite pour se renforcer. L'armée indépendantiste redevient une multitude de petites bandes à la loyauté souvent doublée de liens claniques et aux ordres de leur seul chef.

Parmi ces chefs, il y a des indépendantistes sincères, qui souvent n'ont pris les armes qu'avec l'entrée des troupes russes en Tchétchénie en 1994. Très vite, la fracture s'élargit, en leur sein, entre d'un côté les modérés, regroupés autour du président Maskhadov, partisans de négociations réelles avec Moscou et d'un État laïque en Tchétchénie, et de l'autre les intransigeants, qui craignent de voir le nouvel élu brader l'indépendance si chèrement acquise. Beaucoup sont persuadés que Moscou veut reprendre la guerre et estiment que la grande priorité doit être de s'armer.

D'autres « chefs de guerre » ont des buts moins avouables. Semblant parfois agir au profit de Moscou, certains sont vite accusés d'avoir été achetés. D'autres sont tout simplement des mafieux, les rares qui sont restés quand la guerre a commencé, par patriotisme ou pour défendre un régime indépendantiste – lequel, par corruption ou par faiblesse, les a laissés prospérer –, quand ce n'était pas tout simplement afin de poursuivre en toute liberté, sous couvert de combats, leurs activités criminelles. Dès les derniers mois de la guerre ont ainsi commencé les enlèvements contre rançon de riches Tchétchènes, opérations purement crapuleuses dont les autres prennent la précaution de se dissimuler derrière une couverture politique : ils n'enlèvent que des tchéchènes pro-russes.

À la fin de la guerre réapparaissent aussi ceux des chefs mafieux qui étaient partis, ainsi que des dizaines de simples criminels, voleurs, assassins d'origine tchéchène, venus de toute la Russie, souvent libérés des prisons russes à la condition qu'ils regagnent la Tchétchénie.

Les islamistes sont l'autre grande force qui va empêcher toute stabilisation. Leur arrivée en Tchétchénie a débuté discrètement pendant les dernières années de l'URSS. S'ils réussissent à faire reconstruire les mosquées détruites par les Soviétiques, ils n'ont guère de succès sous le régime de M. Douaev. D'autant que cette forme d'islam importée du Proche-Orient est à l'opposé même de celui des Tchétchènes : celui-ci est un islam soufi, fondé avant tout sur l'appartenance aux confréries et la relation personnelle avec Dieu, et extrêmement tolérant en matière de signes extérieurs, comme l'habillement ou la non-consommation d'alcool¹⁶.

La deuxième vague arrive pendant la guerre, avec des « volontaires » formés au Proche-Orient ou en Afghanistan et surtout, à partir de l'été 1995, avec l'argent qui

¹⁵ ASTIGARRAGA Isabelle, *Tchéchénie, trois ans de chaos*, Site internet de Le Monde Diplomatique, Mars 2000

¹⁶ *Question sur la Tchétchénie*, Site internet de Tchétchène; www.amania.com

permet aux indépendantistes de se réarmer et de s'équiper en moyens de communication. Peu à peu, on commence à parler de ce commandant saoudien ou jordanien venu d'Afghanistan, surnommé Khattab, qui dirige son propre groupe de combattants – dont les victoires sont d'ailleurs attribuées à M. Chamil Bassaïev, auquel il s'est allié.

27. Le deuxième guerre

En septembre 1999, la Russie a décidé de relancer une nouvelle guerre contre la Tchétchène. Dans cette guerre, elle utilise des soldats trois fois plus qu'avant. Elle fait le tapis bombardement en Tchétchénie et soutient avec artillerie avant d'attaquer par des forces terre. Cette opération est très brutale et inhumaine. Le début de moi décembre 1999, les troupes russes peuvent capter Grozny. Le bilan de le deuxième guerre est terrible. Selon de rapport russe, il y a 600-1500 militants tchétchène sont mort, les nombres des refuges sont environ 60 000 – 70 000 personnes. Pour la Russie, le perte est très grave, 2 500 soldats sont mort et 7 000 soldats blésées. Cette guerre peut nous expliquer que la Russie a pouvoir de détruire Tchétchénie mais elle n'a pas de pouvoir de contrôle cette république¹⁷.

La Russie fait un succès de contrôler des médias, les nombres des médias entre dans la zone sont très limite et sous contrôle de les troupes russes.

Le motive de le deuxième guerre est différence qu'avant. Cette fois-ci, la Russie veut contrôler cette république. Après l'élection présidentielle tchétchène, le mouvement de groupe indépendantiste est plus en plus fort, notamment le groupe l'islamiste.

En 1999, il existe que 1 300 Russes, Dagestains ou Ingush ont été agressées.

En 8 août 1999, 2 000 militants tchétchènes attaquent Dagestan pour le motif de créer un Etat islamique de le montagne dans le nord du Caucase.

Vladimir PUTIN, le premier ministre russe, ordre de bombardement à des villages que ont été occupé par des militants tchétchènes et aussi en Tchétchénie. A la même temps, le Ministre des Affaire l'Etranger russe, Igor Ivanov, a bien mis en garde à des pays islams de ne intervenir pas en Tchétchénie.

Quand les troupes russes pénètrent dans Grozny, des militants tchétchènes échappent dans les montagnes. La Russie essayent de bombarder sur les montagnes et des villages que des militants caché mais sans succès. Elle aussi bloque des frontière entre la Tchétchénie et autres pays mais elle ne peut pas arrêter le mouvement des groupes résistances.

Depuis de décembre 1999, les séries de attentats sont plus en plus augmentent, en Tchétchénie ou en Russie. Chaque semaine, la Russie perte 10-20 soldats a cause d'attentats.

Selon de Robert SEELY, la première guerre de guerre exprime le faible de Elstine mais en revanche la deuxième guerre exprime le fort de PUTIN.

Néanmoins, le conflit en Tchétchénie est toujours actif. Jusqu'à maintenant il n'y a pas personne qui trouve le solution. Le rôle de l'organisation international, l'ONU ou l'Européenne, est très faible. Pour les pays occidentaux, la Tchétchénie est le problème intérieur de la Russie. Le mouvement de l'indépendantiste et l'islamiste sont toujours le plus grands problèmes. La Russie ne veut pas négocier avec la Tchétchène. Il n'y a pas personne qui peut dire qu'est qu'il va passer en Tchétchénie ? Pour tout le monde, le fin de ce conflit, c'est un mystère.

¹⁷ *op.cit.*, P. 304-321

TROISIEME PARTIE : ISLAMISME ET LE CONFLIT EN TCHETCHENIE

Après avoir exposé les origines et l'histoire du conflit tchétchène, il convient maintenant d'analyser le rôle de l'islam durant ce conflit.

Nous commencerons par aborder l'islam en Tchétchénie. Ensuite, nous étudierons le rôle de l'islam dans le conflit. Enfin, nous tenterons de donner une vision prospective.

31. L'islam en Tchétchénie

Les Tchétchènes sont un peuple du Nord Caucase. Ils parlent une langue caucasienne, non slave, non turque, non perse, proche de la langue de leur voisins Ingouches. Les Tchétchènes habitent le Nord Caucase depuis plusieurs milliers d'années. Leur territoire a été occupé pendant de longues périodes par les Iraniens Alans - ancêtres des Ossètes – du IX^{ème} au XII^{ème} siècle, par la Horde d'or au XIII^{ème}/XIV^{ème} siècle, puis par l'empire Russe qui était en compétition dans la domination du Nord Caucase dès le XVI^{ème} siècle contre ses rivaux ottomans et perses.

Du XVII^{ème} siècle au milieu du XIX^{ème}, les tribus tchétchènes se sont converties à la branche sunnite de la religion musulmane, notamment le soufisme. C'est la partie la plus importante de l'idéologie traditionnelle des Tchétchènes. C'est parce que le soufisme a multiplié l'effet de consécration du pouvoir politique que cette secte mystique est devenue une institution politique et idéologique attirante. En Tchétchénie, dans un contexte de guerre permanente durant des décennies contre la Russie et en l'absence d'un centre politique unique capable de ramener les processus politiques à un dénominateur commun, le mysticisme musulman a trouvé un terrain favorable et connu une expansion importante. La confrérie soufie des Nakshbandi a essaimé à travers tout le Nord Caucase et le soufisme est devenue la religion des masses montagnardes. Cette confrérie se caractérise par un extrême fanatisme religieux par ses appels à la guerre sainte. Le rôle régulateur des tribus est plus puissant que celui des institutions juridiques de l'Etat actuel. Les « conseils du pays » que l'administration de Doudaev avait été contrainte de reconnaître en tant qu'institutions officielles de l'Etat s'occupaient des questions liées aux droits et à la situation de la femme, à sa protection, aux problèmes militaires des ethnies, etc.. Pour les Tchétchènes, la tribu est avant tout un groupe qui caractérise sa personnalité. Un groupe plus étendu de parents constitue un gar (fratrie) et plusieurs gars forment un teip (tribu). Il y en aurait 150. Aujourd'hui, on peut définir la tribu comme une communauté ou une alliance de communautés destinée à protéger ses membres d'une agression extérieure et à maintenir les anciennes coutumes et le mode de vie traditionnel¹⁸.

La religion musulmane joue un rôle important dans la société tchétchène alors que la structure clanique dans la vie sociale et politique a persisté pendant la période soviétique et jusqu'à aujourd'hui. La majorité des peuples du Nord Caucase est musulman sunnite sauf les Ossètes, chrétiens orthodoxes¹⁹.

Néanmoins l'islam joue purement le rôle de religion en Tchétchénie avant l'année 1997. Mais après 1997, la situation a commencé à changer. L'influence de l'islam est de plus en plus forte dans le domaine politique. Le groupe islam extrême commence à jouer un rôle important dans la guerre contre la Russie. Nous allons revenir sur ce changement dans la partie suivante.

¹⁸ *op.cit.*,

¹⁹ *op.cit.*,

32. L'islam dans le conflit

Dès le XVIII^{ème} siècle, quand la Russie a décidé d'étendre son territoire vers le Caucase, elle a envoyé des troupes pour envahir cette région. Avec sa puissance militaire, elle a gagné le contrôle rapide de presque toute la région. Mais pour la Tchétchénie, il existe un leader qui s'appelle imam Mansur II se promeut comme le leader de l'islam en Tchétchénie. Il conduit des Tchétchènes pour lutter contre la Russie pendant 6 ans. Cette fois-ci, pour eux, le plus important motif est la protection du territoire et des familles, selon la tradition tchétchène. Une seule chose que concernant l'islam est le leader ce qui est le chef de l'islam.

Après cette époque, la résistance est toujours active mais pas très efficace. En 1829, les Tchétchènes ont un nouveau leader, le plus connu dans l'histoire de la Tchétchénie, l'imam Shamil. Il a fait la guerre contre la Russie pendant 30 ans avant d'être capturé. Pendant l'époque de Shamil, la Russie a perdu beaucoup de soldats, à cause de la tactique très efficace de Shamil. Shamil est un leader qui vient de la religion mais il ne fait pas la guerre pour la religion. Il ne demande pas à son peuple de faire la guerre sainte. Il ne demande pas l'aide de pays musulman comme ottoman ou perses. Pour lui, l'islam est un motif moins important que l'indépendance du territoire et la sécurité de sa famille.

Selon ses actions, le sentiment nationaliste des Tchétchènes est plus grand que le sentiment islamiste ou islamique. Ils agissent pour conserver cette indépendance. C'est pourtant pas le cas pour l'islam. Quand Shamil demande l'aide de l'Angleterre, l'influence de l'islam est très faible dans le domaine politique tchétchène. L'islam peut être très fort dans le mode de vie mais ne peut gagner le pouvoir politique durant cette période. Pour les Tchétchènes, Shamil n'est pas plus qu'un « warlord », un chef de la guerre. On peut dire que les Tchétchènes sont un des plus grands groupes nationalistes dans l'histoire.

Après l'échec de Shamil en 1859, le groupe de résistance est faible mais toujours actif. Les Tchétchènes cherchent toujours la façon de gagner leur indépendance. Pendant la Guerre Mondiale, ils accueillent des troupes allemandes en espérant avoir quelqu'un susceptible de les aider dans leur lutte contre la Russie. Pendant la période de révolution russe, ils travaillent avec des bolcheviks après avoir obtenu une promesse d'indépendance. L'islamiste ne joue pas de rôle dans leur démarche. Ils travaillent avec des nazis, communistes, etc. pour un seul but ; l'indépendance.

Quand la deuxième Guerre Mondiale s'achève, Staline décide de déporter des Tchétchènes et d'autres peuples du Nord Caucase et l'Asie centrale en Sibérie. Cette déportation a donné un sentiment de communauté aux peuples déportés. Ils sont musulmans. Ils souffrent ensemble à cause de la Russie. Avec cette expérience, on peut penser que le sentiment islamique a commencé à émerger durant cette période parmi ces groupes de peuples. Mais la situation n'est pas toujours comme on l'imagine. Après avoir été autorisé de retourner dans le Caucase, les Tchétchènes ont repris leur combat pour l'indépendance. Ils cherchent à s'unir à d'autres pays du Caucase du Nord. Le but de ce groupe est de demander son indépendance à la Russie. Les « membres » de ce groupe ne sont pas seulement des pays musulmans mais aussi des pays chrétiens. Malheureusement le lien entre ces pays ne dure pas. Cette union ne dure que 1 mois. Mais ce phénomène peut expliquer l'importance du sentiment national dans cette région, notamment en Tchétchénie. On peut voir le sentiment nationaliste est plus grand que le sentiment islamique. Ils ne choisissent pas de jouer la carte de la religion qui ouvre la porte à des influences extérieures.

Quand les Tchétchènes ont choisi le général Doudaïev comme président, ils comptent sur son caractère nationaliste et sa volonté de compromis. Ils ne le choisissent pas parce qu'il est musulman. Pendant cette période, la Tchétchénie a besoin de quelqu'un qui unifie les peuples pour renforcer le pays. Il suit le même chemin de Shamil. Il tente sans succès d'obtenir l'aide de pays comme Les Etats Unis ou l'Union Européenne. Mais il réussit à recréer une cohésion tchétchène agissant contre les troupes russes.

Après plusieurs tentatives sans succès pour obtenir l'aide de pays occidentaux, l'attitude des Tchétchènes commencent à changer. Ils commencent à s'orienter vers l'islamisme.

Les déshérités se montrent particulièrement sensibles au discours des missionnaires wahhabites, venus d'Arabie saoudite – avec des moyens financiers considérables – prêcher un islam intégriste qui avait déjà séduit une partie des résistants afghans vainqueurs des Soviétiques dans les années 80. A ce courant islamiste appartiennent les principaux combattants indépendantistes du début des années 90, et notamment le célèbre Chamil Bassayev²⁰.

Après la victoire militaire sur Moscou en 1996, l'union sacrée des tchétchènes se délite. Soumis à un blocus territorial par les forces russes, le gouvernement de M. Aslan Maskhadov se retrouve sans moyens pour reconstruire le pays. Les wahhabites, de leur côté, constituent des fiefs islamistes où ils imposent la loi coranique (charia) contre la volonté de nombreuses familles. Les mafias et le banditisme, profitant de ces désordres, prolifèrent²¹.

Lors d'un discours à la télévision tchétchène, le 9 janvier 1999, Aslan Maskhadov a annoncé qu'une commission avait été créée pour établir dans une période de trois ans, « le concept d'un Etat islamique et une nouvelle constitution basée sur le Coran ». Les élections parlementaires et présidentielles seraient mises en place une fois seulement après que la nouvelle constitution serait achevée. Le même jour, le commandant en chef de la garde nationale tchétchène, Sulim Yamadayev accuse les radicaux islamiques de pays du Moyen Orient d'avoir perpétré l'explosion à la bombe dans laquelle il avait été blessé une semaine auparavant.

Basayev a à ses côtés de nombreux islamistes dont Khatab, un combattant saoudien. Après être passé de l'Afghanistan à la Tchétchénie pour poursuivre sa lutte contre les Russes, il est resté en Tchétchénie après la guerre et est suspecté d'être à la tête de sa propre branche de militants islamistes.

En Tchétchénie, le retour de l'islam est toutefois principalement guidé par des facteurs politiques. En 1997, le gouvernement tchétchène interdit la vente d'alcool, introduit la loi islamique (Charia) et établit des cours jugeant selon la Charia. Deux exécutions publiques ont lieu pour que la population soit convaincue de l'application de cette loi. Le gouvernement tchétchène est le seul dans tout le territoire de l'ex-URSS à avoir officiellement fait de l'islam une religion d'Etat. Maskhadov n'est cependant pas le personnage idéal pour mettre en place une république islamique, il est ancien colonel de l'armée soviétique et est un modéré comparé à Zelimkhan Yandarbiev considéré comme un radical sur ses positions à l'égard de l'islam ou des relations de la Tchétchénie avec la Russie. Pendant la période soviétique, l'endroit le plus imprégné par l'islam dans le Nord Caucase était Makhchala, la capitale du Daguestan et non Grozny.

La constitution tchétchène adoptée en 1992 se voulait libérale en substance. Elle a établi un Etat démocratique et laïque et a garanti la liberté de religion et d'expression. La laïcité a commencé à perdre du terrain lorsqu'il est apparu clairement à Doudaev que les occidentaux ne soutiendraient pas l'indépendance tchétchène. Il a donc commencé à se tourner vers le monde arabo-musulman. Il est allé en Iran et a appelé à la guerre sainte contre Moscou, mais cela n'a eu que peu de retentissement au sein de la population. C'est seulement à la fin de la guerre que l'islam est devenu un thème important pour la résistance tchétchène. Les combattants prennent exemple sur les moujahidines afghans et leur lutte contre l'armée soviétique et commencent à porter des brassards ou foulards verts. Doudaev lui-même et ses commandants adoptent de plus en plus de symboles islamiques et cela, pour plusieurs raisons : pour avoir le soutien de groupes ou de pays islamiques, mais aussi pour apporter une idéologie à la résistance tchétchène. Ceux qui perdaient leur vie au combat deviendraient ainsi des martyrs. La guerre a mené à la politisation de l'islam et non le contraire²².

²⁰ *op.cit.*,

²¹ *op.cit.*,

²² *op.cit.*, P. 304 -321

En Tchétchénie, Maskhadov a clairement exprimé son opposition au wahhabisme et décrit les wahhabistes comme des sympathisants des pays arabes qui introduisent un Islam fondamentaliste qui aliène l'orientation traditionnelle turque et les pratiques islamiques modérées du peuple tchétchène. Si le wahhabisme trouve un écho aujourd'hui, c'est surtout parmi de jeunes militants sans opportunité de trouver un emploi, anciens membres de milices, qui n'ont d'autres perspectives que de poursuivre une lutte armée contre un ennemi qu'il soit Russe, membre de l'élite religieuse traditionnelle, politicien modéré ou autre. Plus globalement le retour à l'islam et en particulier le fondamentalisme n'a pas de larges bases sociales dans la population tchétchène. Les Tchétchènes préfèrent la laïcité et l'ordre interne à un Islam radical.. Pourquoi Maskhadov après son élection de 1997 a-t-il par la suite appelé à l'établissement d'un Etat islamique ? La réponse serait liée à la situation anarchique de la république et à la polarisation de l'élite politique tchétchène. La Tchétchénie est un nation détruite et Maskhadov doit faire face à des forces d'opposition puissantes en particulier des chefs de guerre qui ont agi de manière autonome pendant la guerre qui ont créé, depuis, leur propre milice. Leur opposition à Maskhadov s'est intensifiée après la signature d'un traité sur la non-utilisation de la force entre lui et Eltsine en mai 1997²³.

Ainsi Maskhadov doit affronter le grand défi de construire un Etat en faisant face à une opposition politique importante. A cette fin, il a besoin d'une idéologie pour l'aider à restaurer l'ordre. Mais le communisme est mort et les démocraties occidentales sont discréditées par leur refus d'avoir voulu soutenir la Tchétchénie pendant la guerre. De plus, les démocraties libérales et le capitalisme sont perçus par beaucoup de Tchétchènes comme une aliénation de la tradition tchétchène. Ce qui reste, c'est donc l'islam, anti-occidental, anti-russe et compatible avec les traditions tchétchènes. En s'appuyant sur l'islam, le président tchétchène court-circuite ses principaux rivaux, Zelimkhan Yandarbiev, Salman Raduev, Movladi Udugov et Shamil Basayev très favorables au wahhabisme. Maskhadov a dû percevoir dans l'islam la possibilité d'avoir une idéologie d'Etat qui aiderait à rétablir l'ordre en laissant sur le côté ses rivaux politiques²⁴.

Le sentiment islamiste est très fort quand des militants tchétchènes attaquent le Dagestan pour créer un Etat islamique. Ce sentiment est à l'origine de la deuxième guerre en décembre 1999²⁵.

Pendant cette guerre, l'influence islam « extérieur » est plus forte qu'avant. Ainsi, le ministère des affaires étrangères russe doit mettre en garde des pays islamiques contre leur participation éventuelle dans le conflit. Malgré cet avertissement, l'aide des pays islamiques continue au profit des islamistes. Malgré les troupes russes contrôlant Grozny et bombardant les montagnes à l'arme lourde, elle ne parvient pas à mettre un terme à la guerre. Des groupes de résistants s'assurent du soutien populaire et continuent à recruter des militants, hommes et femmes, pour lutter contre la Russie.

La première attaque suicide a lieu le 8 juin 2000. elle est effectuée par une femme, Shaheedah Barayev. Qui force un check-point situé près de Grozny avec un camion rempli de bombes. Cette attaque fait 27 morts parmi les soldats russes. C'est à partir de cette date que les attentats vont s'enchaîner²⁶.

On constate ainsi une augmentation du sentiment islamiste en Tchétchénie. Les réactions de l'Arabie saoudite, de la Turquie et d'autres membres de l'OCI montrent que le monde musulman n'a pas pu rester indifférent au sort de ce petit peuple « étranglé » par l'ours russe. Mais plus que les prises de position des dirigeants ou des instances internationales, c'est dans les élans de solidarité de la part des musulmans de différents pays que s'est manifestée l'influence du conflit tchétchène, comme c'est le cas en Jordanie où vit une petite communauté tcherkesse. La Tchétchénie est venue rejoindre les cas palestinien et bosniaque dans le sentiment généralisé que l'islam est aujourd'hui la principale victime des intérêts occidentaux, que ceux-ci soient européens, américains

²³ *op.cit.*,

²⁴ *op.cit.*,

²⁵ *op.cit.*

²⁶ *op.cit.*, P. 304-321

ou russes. Une opinion si largement partagée ne peut manquer de pousser à la radicalisation des attitudes politique des musulmans où qu'ils se trouvent.

La guerre seul ne peut expliquer l'évolution de l'islamisme en Tchétchénie. En effet, les pays occidentaux qui persistent dans l'indifférence ont également favoriser cet émergence islamiste. Les Tchétchènes ont tenté sans succès plusieurs fois de demander l'aide de pays occidentaux. Pour eux, la petite république n'a pas les moyens de lutter contre un géant comme la Russie et ils doivent absolument obtenir une aide extérieure. Ils se tournent vers les pays musulmans. Malheureusement, ils optent pour l'action brutale et très violente, l'islamisme extrême : le wahhabisme. La situation en Tchétchénie est toujours instable et incertaine. L'islamisme a étendu son influence sur la quasi-intégralité du pays. Le président n'a pas de réel pouvoir. L'islamisme est hors de contrôle du pouvoir politique. De nombreuses fois, ce mouvement a fait obstacle aux négociations entre les gouvernement tchétchènes et russes et continue à opter pour la violence.

Actuellement, on peut comparer la Tchétchénie à la Palestine. L'Etat ne dispose plus de solution et risquer de demeurer longtemps un « caillou dans la chaussure de la Russie ?

CONCLUSION

Les Tchétchènes ont depuis longtemps tenté de gagner leur indépendance. Ils ont commencé pour lutter seul contre la Russie, renforçant ainsi leur sentiment nationaliste. Rapidement, ils se sont aperçus de leur faiblesse et de l'impossibilité de gagner la guerre seuls.

Progressivement, ils ont été contraints de se tourner vers l'islam. Jouant la carte de la religion, ils obtenu l'aide de plusieurs pays islamiques alors que le conflit s'est inscrit dans un processus d'escalade de la violence. Ainsi, le sentiment islamiste a gagné le domaine politique et le mode de vie des populations.

A ce jour, la Russie n'est pas parvenue à trouver une issue au conflit. La responsabilité de cette situation semble revenir à la fois à la Russie et aux pays et aux pays occidentaux qui ont toujours refusé de s'engager en Tchétchénie. **On peut constater que l'Etat comme l'Homme a eu la tentation de se tourner vers la religion qui représente le dernier espoir face à une situation sans solution.**

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES EN FRANCAISE

- BALENCIE Jean-Mark, DE LA GRANGE Arnaud, *Mondes rebelles*, Paris ; Edition Michalon ,2001
- BRUNOT Patrick, AVIOUTSKII Viatcheslav, *La Tchétchénie : Que sais-je ?*, Paris ; 1^{er} Edition, 1998, mai
- CHANNON John, HUDSON Robert, *Atlas ;historique de la Russie*, Paris, les Edition Autrement, 1999
- CHAUPRADE Aymeric, *Géopolitique :constantes et changements dans l'histoire*, Paris ; Edition Marketing S.A.,2001
- GOYTISOLO Juan, *Paysages de guerre sur fond de Tchétchénie*, Belfort ; Edition Cricé, 1997, mai

ARTICLES DE REVUES EN FRANCAIS

- AVIOUTSKI Viatcheslav, *Hérodote :géopolitique du Caucase ; L'engrenage de la guerre en Tchétchénie*, N. 81, Paris Paris ; Editions la Découverte, 1996
- LECOEUR Charles, *Hérodote :géopolitique du Caucase ; Le Caucase, un très grande montagne à la croisé des plaque*, N.81, Paris ; Editions la Découverte, 1996

OUVRGES EN ANGLAIS

- LIEVEN Anatol, *Chenchnya : Tomstone of Russian Power*, London ;
- SEELY Robert, *Russo-Chechen Conflit, 1800-2000*, London ; 2001

SITE INTERNET

- LE MONDEDIPLOMATIQUE.FR
- ANIMA.COM

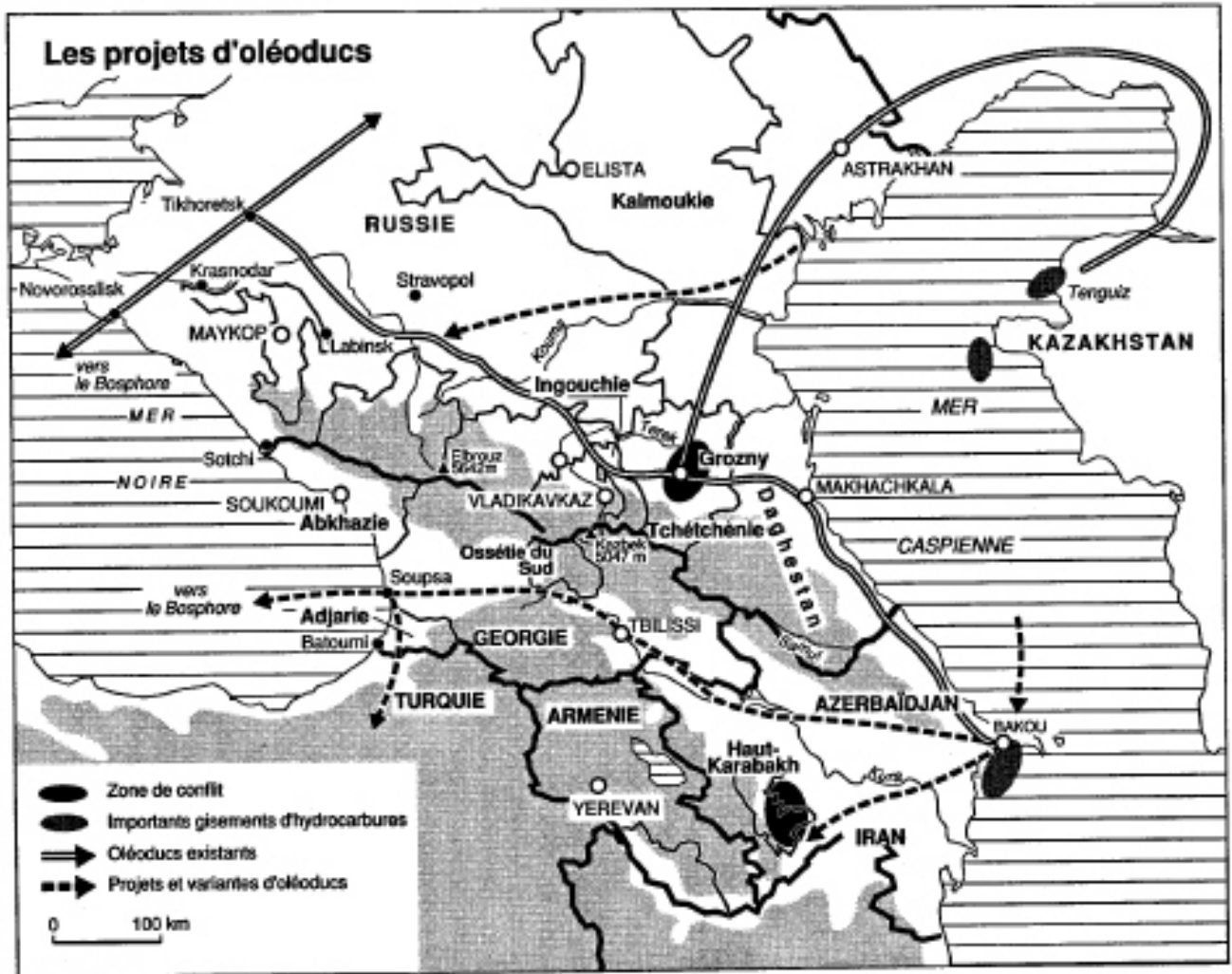
ANNEXE I **CARTE DU CAUCASE**



ANNEXE II
CARTE DE TCHETCHNIE



ANNEXE III
LES OLEODUC EN CAUCASE



ANNEXE IV
LES OLEODUC EN CAUCASE

13. L'EXPANSION DE LA RUSSIE	6
14. LA REACTION DES PAYS AUTOUR DU CAUCASE.....	7
DEUXIEME PARTIE :LE CONFLIT DE TCHETCHENIE.....	8
21.LE PREMIER COMBAT	9
22.LE RÔLE DE TCHETCHENE PENDANT LE REVOLUTION RUSSE.....	10
23.LA DEPORTATION.....	10
23.1 <i>L'émergence de la question indépendantiste au début des années 90</i>	13
24. LA TCHETCHENIE PENDANT L'EPOQUE DU GENERAL DZHOKHAR DUDAYEV	15
25. LE TOURNANT DE 1994.....	16
26. LE SALE GUERRE.....	18
27. LE DEUXIEME GUERRE	23
TROISIEME PARTIE :ISLAMISME ET LE CONFLIT EN TCHETCHENIE.....	24
31. L'ISLAM EN TCHETCHENIE	24
32. L'ISLAM DANS LE CONFLIT	25
CONCLUSION.....	28
BIBLIOGRAPHIE	29
ANNEXE I	30
ANNEXE II.....	31
ANNEXE III	32
ANNEXE IV.....	33